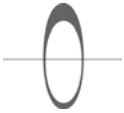
revue de création littéraire

LA BONANTE

2020



Cette publication a été rendue possible grâce
au soutien du Département des arts et lettres et du
Vice-rectorat à l'enseignement, à la recherche et à la création
de l'Université du Québec à Chicoutimi

Conception et réalisation | Julie Arseneault

Dépôt légal | Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traductions
réservés
© LA BONANTE 2020

ISSN 0380-4860

PRÉSENTATION

50 ANS DE CONFINEMENT
Cynthia Harvey 8

MEILLEURS TEXTES DE QUATRE LIGNES

PREMIER PRIX
Revenir en région après dix ans d'exil, d'échecs et de psychoses
Mathieu Villeneuve.....15

DEUXIÈME PRIX
Je te tiens
Sylvie Gendron 16

TROISIÈME PRIX
Et par là
Jean-Robert Gauthier.....17

MENTION HONORABLE
(1) *Orthogonal*
Monique Pagé 18
(2) *L'enfant et sa maison*
Marie Morina.....19

MEILLEURS TEXTES DE TROIS PAGES

PREMIER PRIX
Natay
Véronique Villeneuve.....21

DEUXIÈME PRIX
Golden retriever
Mathieu Villeneuve.....24

TROISIÈME PRIX
Se souvenir
Alice Tixidre.....27

MENTIONS HONORABLES

(1) *Il paraît*
Isabelle Blier 30

(2) *Brindille*
Sonia Galopin 33

MEILLEURES IMAGES

PREMIER PRIX

Secret
Sabrina Fortin 13

DEUXIÈME PRIX

Écosse
Claudine Paquet 37

TROISIÈME PRIX

Gueule de légumineuse
Samuel Martel 45

TEXTES RETENUS | QUATRE LIGNES

Aujourd'hui, toujours | Joseph Elfassi 39
Retenir l'impossible | Valérie Blackburn 39
Ombre de toi | Andréa Maheux 39
Des pressions | Richard Martel 39
Rêve Brisé | Claudine Paquet 40
Bonheur, oiseau rare | Marie-Hélène Gélinas 40
Ton souvenir | Louise Lebel 40
Le pays glacial | Eveline Dufour 41
Vie et morts de l'anthrosystème... | Arnaud Gazeau 41
L'attente | Ariane Villeneuve 41
La reine | Samuel Tremblay 42
Précieux souvenir | Jacinte Lavoie 42
Insomnie | Audrey Pépin 42
Dolores | Jean-Luc Bonspiel 43
Imaginer l'incohérence | Eric Duguay 43
Abrité | Yvan Giguère 43

TEXTES RETENUS | TROIS PAGES

Neuf trous neufs | Joseph Elfassi.....47
Tu mourras comme je suis née | Claudine Paquet.....51
Coup de foudre | Marie-Hélène Gélinas.....54
Sonia | Nadeje Merola.....58
Le carré de sucre | Mélyssa Gagnon.....61
Je me dis | Monique Pagé.....64
Femmes | Louise Lebec.....67
Oxygène | Sabrina Fortin.....70
9 vies, 9 morts | Sylvie Huppé.....73
Avant le nouveau printemps | Lise Roy.....77
Pour votre avenir | Samuel Tremblay.....80
Juillet | Mélanie Minier.....84
Journal intime | Julie-Anne Bégin.....87
Écrire, pour que vienne la beauté! | Yvan Giguère.....89

CONCOURS DE NOUVELLES - PRIX LITTÉRAIRES DAMASE-POTVIN

MOT DU PRÉSIDENT 92

CATÉGORIE PROFESSIONNELLE

PREMIER PRIX
Diffraction
Marjolaine Bouchard 95

MENTION SPÉCIALE
Au naturel
Julie Boulianne.....96

CATÉGORIE ADULTE

PREMIER PRIX
elle s'appelait Zaharah
Mélanie Minier..... 99

DEUXIÈME PRIX
Qui suis-je ?
Marie Lévesque..... 102

TROISIÈME PRIX
Enfirouapée pas à peu près!
Jean-Pierre Deschênes 105

Catégorie jeune adulte

PREMIER PRIX

Encre chaude
Philippe Dufresne 109

DEUXIÈME PRIX

La triste histoire d'un séquestré
Jean-Michel Claveau 113

TROISIÈME PRIX

Je suis un écrivain bipolaire
Pier-Olivier Bouchard.....116

PRÉSENTATION

Cynthia Harvey

50 ans de confinement

Le printemps 2020 restera marqué à jamais dans notre mémoire collective comme l'époque du confinement. La crise sanitaire déclenchée par la COVID-19, virus qui a fait le tour du monde en moins de temps qu'un célèbre personnage de Jules Verne, a poussé à la fermeture de nombreux espaces de travail et de socialisation. Pour les travailleurs « inessentiels » comme pour les écoliers, cela signifie un retour obligatoire à la maison. Entre quatre murs. Toute la journée. Avec les enfants.

Attention, n'allons pas nous plaindre alors que des travailleurs essentiels s'exposent chaque jour à la menace invisible du coronavirus pour venir en aide à la collectivité, ces chers « anges gardiens » des services de santé, mais aussi les « anges à rabais » derrière les comptoirs de l'épicerie et du dépanneur. Pensons aussi à toutes les personnes qui perdent leur emploi et peinent à joindre les deux bouts. À celles qui souffrent de solitude. À celles qui sont enfermées dans un milieu malsain, dangereux. Nous qui avons la chance d'une cage dorée, essayons plutôt de voir le bon côté de ce retour forcé à la maison et imaginons l'avenir.

En plus de nous pousser à repenser notre organisation sociale, professionnelle et familiale, le confinement modifie considérablement notre rapport au temps, lisons-nous dans les journaux (qu'on a enfin le temps de lire). Les rendez-vous s'effacent de l'agenda, comme les jours du calendrier se confondent. Le train grande vitesse de notre quotidien est resté à la gare. Terminus, tout le monde descend! Quel jour sommes-nous déjà? Qu'ai-je fait aujourd'hui? Que ferai-je demain? Qui suis-je? Que sais-je? Les activités et les liens sociaux qui nous définissaient sont suspendus. Que reste-t-il de nos amours? On redécouvre un conjoint qui faisait partie des meubles; on fait le ménage, vide les garde-robes, évalue les dégâts. Seuls les réseaux sociaux et les points de presse du Premier Ministre entretiennent, de loin, notre contact avec la réalité du monde extérieur.

Lorsqu'on éteint les écrans, saoulés d'information, de culpabilité ou de téléséries, on regagne enfin, quand on peut le supporter, le silence et le vide. On décide de terminer A la recherche du temps perdu, pour retrouver les plaisirs du quotidien et jouer les snobs. On se fait un thé qu'on savoure lentement en essayant de se rappeler l'enfance, lorsque chaque jour ressemblait à celui-là, mais le thé est amer. On plonge alors dans le bouquin de Henry David Thoreau pour revenir à l'origine de la simplicité volontaire. (La cage dorée pourrait bien craquer.) On redécouvre les joies d'Une chambre à soi avec Virginia Woolf. On sort peut-être un manuscrit de son tiroir, des débuts de textes avortés, pour leur donner une seconde chance, pour participer à la suite du monde, ou à sa fin. On prépare un texte pour le prochain concours de La Bonante… Bref, on prend le temps de revenir à ce qui donne un sens à la vie, lorsqu'elle n'est pas menacée.

Il y a 50 ans que notre revue de création littéraire participe à cette mission de retour à la maison. Fondée en 1970 par le professeur émérite Jean-Pierre Vidal, La Bonante ne craint aucun virus, sauf informatique et encore! Si elle s'est toujours

adaptée aux changements, c'est que son cœur n'a jamais changé : celui des gens qui l'animent, lui donnent un souffle, la nourrissent par l'envoi de poèmes, de nouvelles, de récits… À vous qui écrivez depuis 50 ans ou qui venez de naitre auteur ou autrice, un grand merci du fond du cœur!

Parmi ces gens qui gardent la revue vivante, je salue le travail exceptionnel de Madame Julie Arseneault qui a accompagné les participant.e.s tout au long du processus et préparé le numéro dans l'urgence, tout en respectant les consignes de « distanciation sociale »! Merci aux membres du jury des concours littéraires, M. Luc Vaillancourt, professeur à l'UQAC, et M. Gabriel Marcoux-Chabot, auteur et enseignant au Cégep de Jonquière, ainsi que les membres du jury de la plus belle image, mes deux collègues en arts, les Professeurs Marcel Marois et Mathieu Valade. Merci à Madame Sarah Paradis, qui a conçu notre page couverture, et merci à l'UQAC qui nous a offert un budget pour produire la revue et honorer nos prix.

Enfin, je veux exprimer toute ma reconnaissance à Madame Céline Dion, coordonnatrice de l'Association des Écrivains de la Sagamie et des Prix littéraires Damase-Potvin. Souvent dans l'ombre, cette grande dame de la culture fait des pieds et des mains pour animer la vie littéraire de notre région. Elle a eu la brillante idée de regrouper les textes de nos concours, afin d'en pérenniser la mémoire en un seul recueil. Ainsi, nous avons l'honneur de trouver dans nos pages les textes gagnants de ce concours de nouvelles ayant pour thème cette année « Artifices ». Parions que ces textes vous feront pousser des « Oh! » et des « Ah! » et vous éblouiront comme notre Céline nationale. Merci à la présidente d'honneur du Damase-Potvin, l'écrivaine Dany Tremblay, à Monsieur Keven Girard, président du Conseil d'administration des Prix, et aux membres des trois jurys des différentes catégories : les jeunes (18 à 30 ans), les moins jeunes (31 ans et +) et les écrivains professionnels.

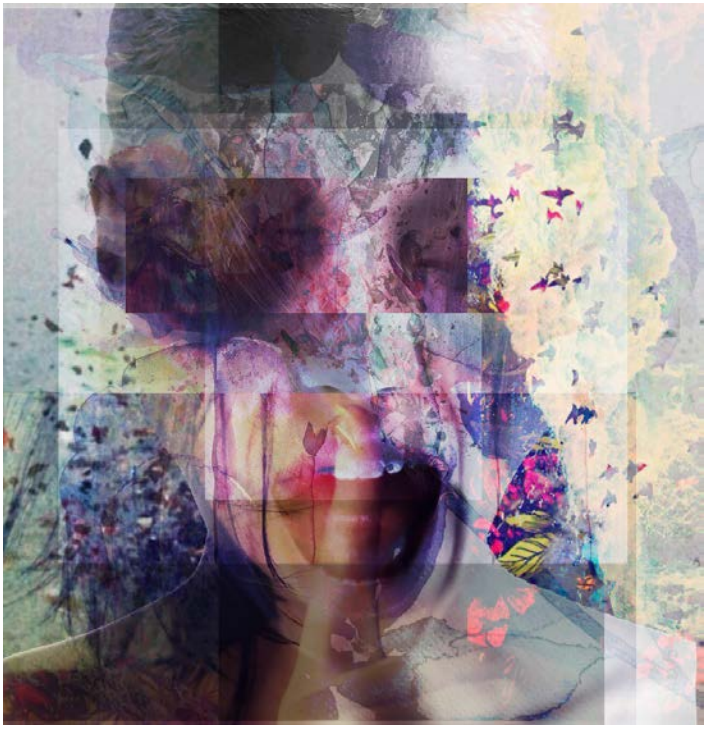
Après ces 50 ans de confinement, je suggère à la personne qui dirigera la revue dans 50 années d'ici, un texte de présentation intitulé Cent ans de solitude à partager… Je la lirai

peut-être en souriant, assise dans ma chaise berçante, en me disant, comme tous ceux qui se survivent : c'était bien mieux dans mon temps! Blague à part, j'espère sincèrement que ce sera mieux dans l'avenir, que plus de gens pourront lire et écrire, lorsqu'ils auront mangé à leur faim, payé le loyer et soigné leurs blessures. Au lendemain de la crise, aurons-nous appris quelque chose? Serons-nous meilleurs?

Bonne lecture de cette première édition de la cinquantaine chers et chères ami.e.s lointains!

Cynthia Harvey

Premier prix
volet image



Sabrina Fortin, *Secret*

MEILLEURS TEXTES DE QUATRE LIGNES

PREMIER PRIX

REVENIR EN RÉGION APRÈS DIX ANS D'EXIL, D'ÉCHECS ET DE PSYCHOSES

MATHIEU VILLENEUVE, CHICOUTIMI

L'écrivain maudit est de retour au Saguenay. Des raisons de santé et des amours ratées l'ont forcé à prendre cette décision, sage et noble pour beaucoup, dégoutante pour les autres. Il s'est ramené la tête haute, le dos droit, mais le cœur plié par en-dedans, la honte brûlante dans la gorge, les larmes ravalées de travers, les rêves fracassés comme de la vitre dans un accident de char.

Deuxième prix

Je te tiens

Sylvie Gendron, Chicoutimi

Je tiens le temps
C'est lui qui a fait le coup
Je tiens le temps par le cou
Je le prends Je le tue

Troisième prix

Et par là

Jean-Robert Gauthier, Chicoutimi

Et par là ; perle

Parle de pertes sans eux

Dévore la chance d'être nous

Et ne meurs plus

Mention honorable

Orthogonal

Monique Pagé, Mont-Saint-Hilaire

J'appuyais mon âme contre le marbre de l'homme orthogonal
tous les matins j'espérais un sourire de glace
le miroir me le refusait

mon corps a glissé dans l'étang.

Gorgé d'eaux troubles je me recrée des verbes de l'aube.

Mention honorable

L'enfant et sa maison

Marie Morina

Enfant, ta maison dans l'arbre n'a ni lampe ni fenêtre.
Tu t'accommodes de la lueur qui émane de la porte ouverte
comme des restes du monde.
Ton garde-robe est un vaste terrain de jeu.

MEILLEURS TEXTES DE TROIS PAGES

Premier prix

Natay

Véronique Villeneuve, Chicoutimi

Natay. En ce premier jour, toute empesée dans ton deux-pièces bleu.

Col blanc du chemisier, bruissement de nacre sur ta peau basanée.

Les cheveux tirés en un chignon serré, lourd ornement sur ta nuque frêle.

Une peau lisse, sans fard.

Un voile rouge sublime tes lèvres, un sourire à peine esquissé.

Toute droite tu te tiens, tes yeux fixant la fille folle qui te nargue au loin.

Natay. Jeune femme anguleuse, aux élans gauches et chaotiques.

Tes silences. Un glacier.

Natay. Toute mélancolie contenue.

Lui, fumant sa cigarette, t'effleure du regard. Un désir. Tout contenir.

Lui. Te mener vers une vie convenue à l'horaire monochrome. Une maison de bardeaux gris, une rue de poussière, une église pierreuse de fausses piétés et des gens, tels des loups, épiant la vie aux abords des fenêtres.

Un chemin qui s'arrête net. Une fin du monde.

Père, mère et sœurs oubliés, des voix tues à l'aube de ta vie de femme.

Natay. Toute désarmée dans l'apparente tranquillité du foyer, affolée aux premiers pas de l'enfant.

Lui. Une présence floue, siégeant. Un trône de pacotilles.

Heureusement, le champ aux couleurs de l'été miroite sous la chaleur de juillet, liséré d'un bois dru de mouches noires et puis, ce quai au loin, qui s'avance bancal vers une baie sans nom.

Ton échappée et ta bouée.

Une promesse.

Natay. De printemps en printemps, t'attendent les méandres de ta boréalie.

Le vent charrie ton nom à travers champs, tourbières et mousses.

Là une rivière sauvage contient tous les fleuves et du haut d'une cache, se dresse ton palais singulier d'où tu réponds à l'appel de Frédéric-Frédéric.

Et la vigne rouge de l'automne.

Un autre été fabulé et puis, viendra la blancheur sidérale où portée par les pattes d'ours, tu aspireras l'horizon à grandes goulées.

À voguer sur les quatre saisons, se dessine pour toi seule une fresque chatoyante.

De ces images imprégnées, de ces racines et fougères, de ces bois de grève polie, tu composes tes mélopées mystiques, transportée par-delà les chemins de traverse, vers cette quête inassouvie.

Un absolu.

Dans les remous de la maisonnée, une chambre se ferme. Ton cloître, esquif fragile et tanguant, balloté par le ressac du quotidien. Au sein du petit secrétaire orange, ton île, tu fuis cette béance. Une survie au naufrage pour mieux défier les désillusions, à la rencontre des mots inconnus, assoiffée de sens à travers les interstices et les marges. Dans cette aura, l'œil du sémaphore traverse cette petite mort, ouvre une voie aux écrits des poètes, fidèles compagnons de tes déambulations.

Natay. Tes larmes noient les doutes et les emportent avant l'aube.

Natay. Femme natale. L'essentiel tient en si peu car tu ignores les délires délétères, car ton âme demeure une chapelle baignée de clair-obscur. Et tu iras avec le huard solitaire, bien avant l'éveil des autres, accueillir les premières lueurs, à la rencontre de cet éternel espéré.

Deuxième prix

Golden retriever

Mathieu Villeneuve, Chicoutimi

C'est un mois de décembre neigeux et froid. La ville a des allures de carte postale, les enfants s'amusent, les couples s'aiment, le temps passe, mais je suis seul et triste.

Je vérifie compulsivement mes applications de messagerie à la recherche d'une invitation, d'une raison de sortir de mon appartement, de mon cercueil.

Dans ma boîte de courriels, une publicité annonce une mise à jour de mon logiciel de réalité virtuelle. Pour Noël, offrez-vous un retour dans vos meilleurs souvenirs.

*

Ma mère m'accueille avec surprise, comme si elle voyait un revenant. Ça fait si longtemps…

– Tu vas bien, mon bébé?

– Je vais très mal, comme d'habitude, merci de me demander.

Sur l'ilot, je dépose deux bouteilles de bordeaux et un contenant de cannabis sativa.

– J'aimerais que tu me racontes quelques-uns de tes souvenirs, ça ne te dérange pas? C'est pour un projet de RV.

Après une première coupe et un joint, je lui résume le protocole et je commence à poser les questions établies par la Compagnie. Dégênée par l'alcool et le THC, ma mère parle longtemps, s'emmêle, revient en arrière, saute des années, divague, puis s'arrête, épuisée. J'espère que ces souvenirs ne nuiront pas aux miens. La Compagnie est claire : il faut au moins deux points de vue pour obtenir un effet panoptique réussi.

Ma mère roule un nouveau joint, puis ouvre le deuxième bordeaux.

– Il est vraiment bon, ce vin, mon bébé.

– Quand est-ce que tu vas arrêter de m'appeler bébé?

– Quand je serai morte, qu'est-ce que tu penses!
Secouée par son rire gras, puis par une toux creuse, elle échappe le pot sur le plancher. Elle tousse si longtemps que je crois qu'elle va mourir devant moi.
Elle ne me fera pas ce plaisir, pas aujourd'hui.
Aujourd'hui, j'ai besoin d'elle. Le questionnaire n'est pas fini.
Une fois que le vin et le pot ont eu raison de ma mère, je m'assois dans le salon. Je passe la nuit à numériser les albums de famille avec mon téléphone.
Il y a des trous à plusieurs pages. Certaines sont carrément découpées aux ciseaux.
Aucune trace de mon père. Ni de mon frère. C'est malheureux : c'était un bon petit gars avant de finir en prison.
*
Un peu avant Noël, une notification de la Compagnie m'avise que la réalité virtuelle est prête. Le monde-souvenir, produit par l'intelligence artificielle, est disponible dans la voûte de stockage. On me souhaite de joyeuses Fêtes et un bon voyage dans le passé.
Une fois le téléchargement terminé, je m'installe sur mon fauteuil et enfile le casque.
Le logo de la Compagnie clignote d'un éclat doré, puis se dilate jusqu'à m'entourer.
*
Je suis dans le salon de notre ancienne maison. L'arbre de Noël est installé dans un coin. Les guirlandes sont nombreuses et brillantes – un peu trop sûrement. La crèche est somptueuse, et les pièces brisées ont été réparées. Les cadeaux sont emballés à la perfection. Les deux bas de Noël sont accrochés avec symétrie.
Sur le plancher, aucune trace de poussière ou de poils, aucun jouet qui traîne.
Notre golden retriever vient me voir et me bave sur les doigts. Ses poils sont lisses, soyeux. Il est d'un réalisme impressionnant. On voit que la Compagnie a l'habitude des animaux.
Ma mère m'appelle de la salle de bains, dit qu'elle sera bientôt prête.
– Où est mon frère? Et mon père?
– J'ignore de quel frère tu parles, mon bébé. Je sais que tu aurais aimé en avoir un, mais il est trop tard. Ton père est parti avec une autre femme.

Quand ma mère sort de la salle de bain, j'ai un choc. Je me rappelais bien qu'elle avait déjà été belle, mais pas à ce point-là. Elle doit avoir la mi-trentaine, la taille fine, les cheveux courts. Même si ses vêtements sont aussi démodés que les miens, ils mettent en valeur ses formes gracieuses. Elle me serre dans ses bras, longuement, puis se dirige vers le bar. Elle se remplit une grande tasse de punch maison.

– Où est mon frère? que je répète.

– Arrête avec ça, veux-tu. Maman est fatiguée et elle a soif.

Le golden retriever se frotte contre ses jambes, la queue battante. Elle se penche pour le caresser d'une main distraite.

– Mais pourquoi il y a deux bas de Noël? Et à qui sont tous ces cadeaux?

– C'est pour toi, mon bébé, parce que je t'aime.

Son regard devient vague quelques instants.

– Tu es mon seul amour, ajoute-t-elle enfin avant de boire une longue gorgée. Tu le sais, ça?

TROISIÈME PRIX

SE SOUVENIR

ALICE TIXIDRE, MONTRÉAL

Faire un enfant.
Quelle idée
Contemporaine.

Pour ne pas être seule
Pour ne pas s'assassiner au cynisme.
Quelle idée
Contemporaine.

L'enfant évite les craques sur l'asphalte. Elle invente. Elle revient. Elle recommence.

Au sol, les feuilles mortes et rouges sur le trottoir, la cendre des arbres entre ses semelles de plastique et sa Terre.
Ça marche.
Ça craque, ça craquouille, ça craquoullasse.

Ça suit la mère.
Elle aime suivre la mère Encore mère.

Et c'est le premier jour.
Elle est en retard, et le monde entier est en retard, et les feuilles sont rouges et mortes sur le trottoir.

Et avant même que tout commence, il faut aimer l'école.

Tenir la main.
Surtout ne lâche pas ma main;
nous sommes en retard.

La paume,
les lignes du destin collées dans les siennes.
La peau,
le plus grand organe du corps.
Sa peau sur sa peau;
pour ne pas être seule.
Quelle idée
Contemporaine.

Se souvenir de la mère
avant que la maladie l'emporte.
Les souvenirs sont malades,
la mémoire, la maladie.
Nous sommes des feuilles au vent.

Ça grince,
il faut ouvrir.

Tu ouvres la grille de l'école.
Elle croyait qu'il y allait en avoir d'autres,
Des enfants,
que ça crierait,
que ce serait le chaos, le big bang originel!
Mais c'est vide, la récréation derrière la grille.

Personne ne fait plus d'enfant.
C'est une idée
Contemporaine.

Les pieds courent,
dans les feuillages,
les pages,
dans la grotte des mémoires
aux stalagmites de l'inconscient.

À qui appartient le souvenir?
À la mère, aux mots, à la boîte à chaussures Pandore.

Ô hiéroglyphes du Souvenir !

Ô graffitis babyloniens !
Ô muscles de la Mémoire !

Les souvenirs s'échappent
Les fantômes font la récréation.

Et tous les jours; elle recommence, elle est en retard, et le monde entier est en retard, et les feuilles sont rouges et mortes sur le trottoir.

Se souvenir.
Quelle idée
Contemporaine
Pour s'assassiner à la solitude.

La Terre-Mère
n'est qu'un concept kétaine.
Je veux sortir de mon temps,
danser pieds nus sur le ciment.
Nous sommes des feuilles aux vents.

Laisse les fantômes derrière la grille,
cours,
invente le passé,
invente le futur.
Ne laisse pas tes pieds
dans le ciment;
n'y laisse pas tes bottes d'eau.
Fais la marelle
de la Terre au Levant.

Inventer
Quelle idée
contemporaine
pour ne pas être seule.

Mention honorable (1)

Il paraît…

Isabelle Blier, Chicoutimi

Elle dégrafe son soutien-gorge et se détaille dans le miroir. Son corps, parfaitement imparfait. Cette enveloppe charnelle que l'on met toute une vie à apprivoiser. Elle est nerveuse. Ne sait plus si elle est prête. Prête à franchir cette étape si importante pour elle. Ils ont la maison juste pour eux. C'est pourquoi cela doit se passer ce soir.

Avec lui, elle se sent femme. Dès qu'il pose son regard plein d'étoiles sur elle, elle devient déesse. Lorsqu'il explore le paysage d'hiver de sa peau, elle fond sous la chaleur de ses caresses. Elle voudrait se perdre dans le ciel de ses yeux puis se réinventer, encore et encore.

Elle est nerveuse. Malgré ses longues inspirations, elle tremble un peu. Il paraît que c'est pire la première fois… Elle chasse cette pensée en s'aspergeant le visage de l'eau froide qui coule depuis un moment déjà. Il est là, dans la chambre, juste à côté. Elle ferme les yeux et l'imagine étendu sur le lit. Est-il nerveux lui aussi? Il a été tellement patient. Ne l'a jamais brusquée. Il a attendu qu'elle soit prête. Même si ses caresses se faisaient insistantes, il a toujours respecté son rythme. Après s'être épongé le visage avec une serviette blanche fleurant la lavande, elle met sa chemise et s'en enveloppe pour cacher sa nudité. Elle inspire lentement. Il faut y aller maintenant.

Il paraît que c'est pire la première fois…

Il ne lui a pas plu immédiatement. Il est grand et mince, elle aime les costauds. Ses yeux bleus alors qu'elle les préfère bruns. Il a dû faire preuve de beaucoup d'imagination et de persévérance pour la conquérir. Elle a appris à le connaître et est tombée sous son charme.

Il paraît…

La main sur la poignée, elle hésite; recule. Encore une minute. Il comprendra. Elle a peur. Tellement peur! Et s'il ne la trouvait plus belle? Si toute cette attente n'en valait pas la peine? Qu'il ne la trouve plus désirable finalement? Elle s'assoit sur le couvercle de la cuvette. La tête entre les mains, elle se concentre sur sa respiration. Doit penser à autre chose. Elle fixe un point sur le motif de la céramique dans la douche : Une sorte de fleur qui n'en est pas une, toute en fioritures. Qui a bien pu choisir une céramique aussi quelconque? Les battements de son cœur ralentissent. Elle s'est calmée, se lève et se dirige vers la porte. En passant devant le miroir, elle lisse une mèche de cheveux rebelle et se sourit. Il est merveilleux et a su être là dans les moments importants. Cela va bien se passer.

Il a quelques années de plus qu'elle, ce qui a fait réagir son entourage. Au début. Puis, comme elle, ils ont vu que c'était quelqu'un de bien et les inquiétudes se sont dissipées. Il ne semblait pas vouloir jouer avec elle et lui briser le cœur. On l'a prévenue qu'ils ne seraient peut-être pas toute la vie ensemble, qu'elle ne devait pas se faire d'illusions. Les amours d'adolescence ne durent pas toujours.

…que c'est pire…

Elle ouvre la porte et quitte la salle de bain. D'un pas régulier, elle marche, sur les tuiles froides qui la conduisent à sa chambre.

Moins de vingt pas. C'est ce qu'il faut pour franchir cette distance dans la maison qui l'a vue naître. Sur le mur du couloir, les membres de sa famille sur les photos semblent la suivre des yeux. Elle resserre l'étreinte de son vêtement avec pudeur. Hésite, en les observant, entre le défi et la culpabilité. Elle les laisse derrière pour aller vers lui. Dans la pièce, l'ambiance est feutrée, invitante. Une chanson qu'elle ne reconnait pas joue en sourdine. Au moment où il la voit, il se redresse sur le lit et sourit avec les yeux. Elle s'approche effleurant les meubles comme si elle les découvrait pour la première fois. Sa bibliothèque, sa commode et son couvre-lit crème. Il allonge le bras. Elle prend sa main et plante son regard dans le sien. Il caresse sa joue, l'encourage d'un signe de tête.

...la première fois...

Elle saisit les pans de sa chemise et la laisse glisser à ses pieds. Il s'approche d'elle et, doucement, tendrement, parcourt chaque parcelle de son épiderme, comme si c'était la première fois. Il frôle la cicatrice causée par sa mastectomie; vestige de la dernière épreuve qu'ils ont traversée ensemble. Pour la première fois, ce soir, après avoir mis K.O. le crabe qui nichait en son sein, elle se met à nu. Se dévoile, sans artifice.

Mention honorable (2)

Brindille

Sonia Galopin, Québec

Ma main posée sur ton oreille gauche, je tente de stimuler ton corps émacié et sec. Ta vulnérabilité extrême me choque et m'attriste. On dirait des branches éparpillées sur un matelas. J'hésite entre pleurer et crier. Mais comme une carcasse jetée au fond d'un désert, tu demeures obstinément immobile sur ce lit étroit monté à la hauteur de ma taille. Je tourne anxieusement la tête vers la femme en sarrau. Debout en face de moi, elle t'ausculte, puis remet son stéthoscope. Elle prend quelques notes rapides sur son bloc-notes. Puis, adoucissant son ton afin de mieux contenir la tragédie, elle m'explique la suite des choses. Ou plutôt la fin des choses puisque ce sont de tes dernières heures de vie qu'il est question. Elle cherche à me convaincre que la prochaine étape a pour but d'abréger ta douleur.

J'entends tous ses arguments : « Bien sûr, vu son âge… », « il ne mange plus, il ne bouge plus… », « il faut éviter de le faire souffrir inutilement… ». Par sa bouche de professionnelle, elle décrit la déchéance de ta chair, de tes os et de tes organes. Une vérité évidente. Irréfutable même. Mais insoutenable pour moi.

Après avoir obtenu mon accord verbal à ton euthanasie, la femme quitte la pièce avant de fermer la porte. On y est désormais. Nous vivons nos ultimes moments, toi et moi. Seuls. Le silence glacial me brûle les oreilles. Sens-tu ton destin s'achever entre ces quatre murs blancs ? Ton corps est tiède. Ton cœur bat faiblement. Tes yeux presque éteints implorent une trêve immédiate. Respirer est le seul geste d'être vivant qui t'est encore accessible. Encore là, tu sembles rationner ton souffle. J'avoue moi-même respirer moins bien à cause de ce supplice que

nous subissons tous les deux : un intermède cruel entre le reliquat de ton existence et ton futur certificat de décès.

À l'aube de ton passage vers l'au-delà, j'angoisse non pas sur les minutes à venir mais sur le passé. Ai-je constaté trop tard ton agonie ? Certes, ta santé déclinait depuis plusieurs mois mais tu avais toujours de l'entrain. Et puis tu étais encore en forme pour ton âge vénérable. Durant le jour, tu te promenais dans le quartier ou dans le parc en arrière. Un petit monde qui te contentait, c'était ta façon de voir du pays. Tu observais les oiseaux, contemplais le mouvement des papillons, humais l'odeur des sapins et des fleurs. Tu revenais ensuite t'assoupir sur le fauteuil du salon. Par la fenêtre, tu scrutais des curiosités extérieures qui me semblaient banales mais qui en revanche t'excitaient. Pendant ce temps, je vaquais à mes affaires en me disant que tu étais bien ainsi.

Regrettes-tu l'existence à mes côtés ? Pour ma part, il a fallu que tu sois à l'article de ta mort pour me rendre compte de ma méprise, voire de ma négligence. J'ai cru à tort que ta vieillesse était devenue une occasion de retranchement, de résignation. Comme une excellente préposée aux bénéficiaires, je me suis donc souciée de tes besoins primaires… mais pas assez du reste. Je te laissais dormir, longtemps, croyant te rendre service. Mais sans doute espérais-tu que je t'insuffle un peu d'énergie ? Voire que je te secoue un peu alors que je passais près de toi au quotidien ? Tu étais loin de la capitulation. Tu attendais simplement que je te bouscule pour te sortir de ton engourdissement. Que je te serre dans mes bras. Pour prendre acte que tu existais. J'aurais pu, j'aurais dû, trouver le temps…

Depuis le début de la semaine, tu as perdu tellement de poids que je n'avais plus le choix de confronter les faits. Ton organisme était chaotique – comme en ont fait foi tes urines et tes selles récentes. J'appréhendais donc une mauvaise nouvelle en venant ici. Toutefois, je n'anticipais pas ce diagnostic aussi fatal et aux conséquences imminentes.

Lorsque la femme au stéthoscope revient, ton départ n'est plus qu'une simple formalité. Tout se déroule d'ailleurs rapidement. Vive la médecine… J'ai à peine signé les papiers que ton état passe de « mourant » à « inanimé ». La vue de ton cadavre m'insupporte et je sors dès que possible, les larmes aux yeux.

Maintenant assise derrière le volant de ma voiture et encore sous le choc, ma main droite qui tient mes clés tremble pendant un instant. J'attends qu'elle se calme avant de démarrer le moteur. Je jette un coup d'œil sur le rétroviseur central en me ravisant aussitôt. Trop tard. Je soupire bruyamment, l'image qui se reflète dans le miroir me fait mal. Celle de ta cage de transport que je viens de remettre sur la banquette arrière. Vide. Juste à côté, traîne un sachet rempli de tes croquettes dont la marque serait, selon la publicité, la préférée des chats. Je l'avais apporté à la clinique au cas où tu aurais eu faim. Sauf que tu as refusé toute bouchée avant de passer devant l'Éternel. J'aurais pu toutefois deviner : les deux bols qu'avant-hier j'avais remplis d'eau et de nourriture étaient encore pleins ce matin. Je pense désormais faire don de toutes tes affaires à un refuge pour animaux. Il y en a justement un dans mon coin.

Ce soir, après plus de dix-sept ans, je serai seule à la maison. Sans Brindille.

Deuxième prix
volet image

Claudine Paquet, *Écosse*

TEXTES RETENUS
QUATRE LIGNES

Aujourd'hui, toujours

Joseph Elfassi, Montréal

Le sacré s'écrit de récits d'hérésie
Les secrets s'élisent, se lisent et s'enlisent
Les écrans se lassent de nos face-à-face
Et les cœurs s'embrasent juste sous la surface.

Retenir l'impossible

Valérie Blackburn, Chicoutimi

sentir clapoter les coulisses criardes
sur mes cuisses
comme des tas de doigts
qui me recouvrent pour tricoter le vide

Ombre de toi

Andréa Maheux, Jonquière

Je souffre de l'obscurité dans laquelle tu m'as plongée
De ton odeur dans mes draps qui me rappelle une fois de plus ma présence dans tes bras
Je me dissipe, un peu plus chaque jour
Je cède sous le poids de ton corps

Des pressions

Richard Martel, Chicoutimi

Dans le gouffre, hécatombe longtemps
Son corps touche le sol, elle l'abîme et l'étend
De la profondeur de cette cavité abyssale
Agrandie, elle en ressort, sentie, mentale

Rêve brisé

Claudine Paquet, Québec

Mon rêve ultime : un bel amoureux et une famille ricaneuse. Miracle ! Je t'ai rencontré. Pressés d'être heureux, on a tout mélangé : études, travail, appartement, fatigue, argent et bébé. Trop de conflits sur nos jours. On s'est égarés. Perdu le Nord. Aujourd'hui, notre petit Antonin prononce plusieurs mots. Si triste d'entendre sa première phrase : Combien de dodos avant de voir papa dans ma deuxième maison?

Bonheur, oiseau rare

Marie-Hélène Gélinas, Québec

Je m'étais acheté plein de jolies choses au Dollarama
Je pensais que ça me comblerait
Mais le bonheur faut croire
Est un oiseau rare

Ton souvenir

Louise Lebel, Québec

Les contours de ton souvenir,
Je les ai tracés à la craie
Pour mieux m'y écorcher les doigts
Et te marquer de mon sang

Le pays glacial

Eveline Dufour, Montréal

Le pays glacial embrasse ses rêves figés.
Ses pieds labourent le sol blanc de promesses.
L'espoir fond avec les années qui glissent.
Il récure la dictature à la sueur de son front.

Vie et mort de l'anthrosystème en assonnances majeures

Arnaud Gazeau, Mont-Saint-Hilaire

Les hommes se giflent, les femmes se griffent et les enfants pleurent tandis que les chiens, abasourdis par la fureur de ces horreurs, contemplent la douleur sans comprendre le malheur. Au terme du carnage, les chats sauvages et anthropophages procéderont, sur le rivage de la plage, au dépeçage des bêtes humaines massacrées par leur propre rage.

L'attente

Ariane Villeneuve, Alma

Elle attendait cet appel fatidique depuis si longtemps. Elle ne pouvait pas continuer comme ça indéfiniment, c'était inhumain. Elle ne pouvait empêcher son cœur de capituler. Son impuissance perfide la tuait à petit feu. Le téléphone sonna, enfin. L'appel qu'elle attendait depuis toujours, lui semblait-il. Hésitante, elle décrocha et déposa son oreille, mais elle ne reconnut pas la voix…

La reine

Samuel Tremblay, Jonquière

Nous te saluons, oh toi reine toute puissante. Puisses-tu utiliser ce pouvoir régalien dont tu as hérité pour nous rendre glorieux. Puisses-tu faire honneur à tes ancêtres qui t'observeront dans ta tâche sacrée. Que ta réussite rende ton nom immortel pour qu'il soit scandé jusqu'à la fin des temps ou alors qu'il soit effacé des mémoires par ton échec. Nous te bénissons : longue vie à la reine!

Précieux souvenir

Jacinthe Lavoie, Chicoutimi

Viens voir, dit mon père
Des clairons verts dansent
Dans le soir d'hiver
Aurore boréale

Insomnie

Audrey Pépin, Jonquière

Dans mes nuits d'insomnie, je regarde le plafond la larme à l'œil.
Je me rappelle mes 10 ans, couchée dans la neige et regardant la voute céleste.
Je suis une étoile brillante, entourée de vide; si loin de toutes les autres.
Parfois, certains aperçoivent la faible lueur qui persiste de mon enfance, mais je me suis déjà éteinte.

Dolores

Jean-Luc Bonspiel, Montréal

Elle est née dans ce repaire de malfaiteurs, d'abord leur proie puis la mère de leurs enfants. Malgré son humiliante difformité de naissance, elle lutte bravement pour la survie de sa nichée. Au cours des ans, son courage et son amour infini donnent espoir à ses petits Mais ses violeurs, regrettant leurs méfaits, plantent des balles dans la nuque de leur progéniture en guise d'héritage, avec brutalité et finitude.

Imaginer l'incohérence

Éric Duguay, Québec

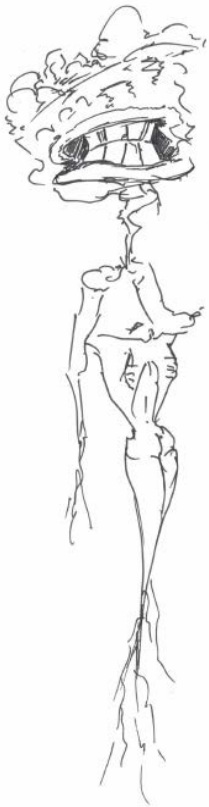
Obscurcir les vitrines
Prêcher par imprudence
Interdire la discipline
Imaginer l'incohérence

Abrité

Yvan Giguère, Saguenay

Unis,
dans l'élan de la multitude;
le souffle, le corps, l'âme, le feu,
sous l'égide de notre abandon,
ensemble dans la matière,
contre toute abnégation,
ainsi fortifiés,
en notre solitude.

Troisième prix
Volet image



Samuel Martel, *Gueule de légumineuse*

TEXTES RETENUS
TROIS PAGES

Neuf trous neufs

Joseph Elfassi, Montréal

Mon père, médecin depuis peu à la retraite, me raconte l'histoire de cette Marocaine, convertie à l'Islam après son diagnostic surprise et sa guérison miracle. Une éternelle gratitude fait que cette femme nouvellement pieuse remercie désormais le Prophète et le Médecin dans ses prières.

« Et elle sait très bien que je suis Juif! », me raconte-t-il alors qu'on entre dans le magasin de rénovation, où les moindres caprices casaniers de propriétaires entrepreneurs finissent coulés dans le béton et cloués sur des murs.

Ça fait des lunes que je n'ai pas travaillé les lundis, je passe donc plusieurs débuts de semaine au soleil sur la terrasse de mes parents, un espresso à la main, un livre dans l'autre, installé d'une telle manière à ne pas interrompre le bronzage de mes cuisses, mes bras, mes épaules, mon visage.

Mon corps oisif a vraisemblablement contribué au lent affaissement de ce petit coin de paradis, qui perd quelques millimètres ou pouces ici et là, résultat des hivers accablants mais surtout d'un travail amateur, qui nécessitera la conception d'une armature additionnelle, amateure encore celle-ci. Enfin c'est ce qu'on va voir.

« Si c'est moindrement compliqué, on arrête », me dit mon père, à l'affût d'une réticence personnelle qu'il devrait abattre sur le champ. On engage quelqu'un si le secret nous échappe, disons.

Zéro réticence de ma part. Au contraire. Il y a dans le fait d'installer des piliers sous mes pieds quelque chose de trop évidemment pratique, nécessaire et tangible.

Quelques années avant d'accrocher le stéthoscope, une passion décorative s'empare de mon paternel. Au départ, la fascination

se traduit par une modification incessante de l'emplacement des quelques quarante cadres qui ornent les murs de la maison. Picasso, Renoir, Wachtmeister et Degas tanguent dans une valse infinie au sein de cette exposition permanente et incertaine.

Éventuellement, ce sont les murs sur lesquels reposent ces œuvres qui sont sujets aux tergiversations esthétiques de mes parents; ma mère, ingénieure ingénieuse, y participe autant que son mari marocain.

Le vide n'a donc pas le temps de se répandre après l'éclosion graduelle d'une carrière médicale longue de plusieurs décennies: les gants de chirurgien ont été remplacés par celui de l'ouvrier. L'homme à tout faire s'est peu à peu incarné.

Pour ma part, des années d'inactivité physique et d'habitudes alimentaires malsaines se sont accumulées, contribuant probablement, comme bien d'autres, à ma dépression. Un jour, tout craque; j'essaie des antidépresseurs. Pour maximiser leur effet à retardement, je commence à courir, ensuite, l'hiver venu, à aller au gym. Tranquillement les bras tout à fait communs durcissent, le torse se définit, les jambes se raffermissent, les fesses aussi. Ce ventre, cette bedaine que je caresse avec mépris lors des innombrables soirées à boire de la bière et manger des burgers, ce ventre que je maudis autant que son paresseux propriétaire, commence tranquillement à prendre des allures plus flatteuses. Les résultats souhaités étaient surtout esthétiques, ils sont également devenus pratiques. À force de lever des poids libres, les objets à soulever au quotidien ont présenté de moins en moins de difficulté.

Mais les muscles seuls ne permettent pas d'intégrer tous les temples de la masculinité. À notre deuxième arrêt dans un petit magasin de location de matériel de construction, mille petits gestes doivent trahir le néophyte que je suis. Comme dans un parc à chien, un dongeon de sado-maso, un gym, un cercle de stoners, l'intrus est immédiatement détecté, à mille lieux de l'apprenti, du maître, du pilier. Ici le Dieu Stihl est confronté de près par le dénommé Hilty. De la corde, de la ficelle, des

machines oranges qui servent à tondre, couper, déblayer, creuser, percer. De l'utilitaire pur esthétiquement soigné. Quelque part près d'un des trois ordinateurs à la caisse unique, une illustration du Grumpy cat. Il renvoie peut-être aux deux inscriptions sur le mur qui indiquent que l'attitude du client, surtout si elle est de type bougonne, peut avoir un impact sur le prix. Ce sont des italo-québécois; mon père, on ne peut plus juif-marocain, ne reçoit pas, je crois, de prix d'ami.

Dans le garage à l'arrière, j'essaie de retenir les explications vulgarisées et répétées du technicien, que les employés qualifient de boss mais à qui ils donnent une note parfaite sur cinq dans le même élan. Tout est tellement nouveau, j'arrive à peine à enregistrer les bribes des petites parcelles de phrases qui se composent souvent d'un seul mot, ou deux, trois maximum.

« On, off. Choker; on, off. Le levier pour le moteur. Enligne la perceuse dans le moteur. Attends d'entendre un clic. Pedal for the motor. Connect the drill to the motor. Look for the clicking mechanism sound. Pull lever. »

Dans cet ordre? Il ne le répètera pas une troisième fois, et la quatrième n'aurait pas été de trop.

Sous la terrasse, malgré la force augmentée de mes bras et la fragilité légendaire de mon égo, la terrière nous emporte à quelques reprises. On jaillit d'un trait à quelques reprises, le corps comme un fouet sur taureau mécanique. Une roche bien placée, une racine tenace, et le tout part en vrille. Ce sont des petits chocs mais nous nous regardons après, témoins rassurés par l'expérience de l'autre. Ce n'est rien, vraiment, sinon un petit choc, un soubresaut, de quoi presque nous rapprocher même si nous tournons en rond.

Au moment du refill, j'asperge accidentellement l'essence un peu partout, y compris sur le moteur. Si la machine n'avait pas de nom, je l'aurai ainsi baptisée. Je l'essuie, presque vigoureusement. Nous prenons des pauses où nous la laissons sécher, ça on le fait avec un peu plus de vigueur. Le temps passe,

mais la machine ne nous répond plus. Nous tentons un maximum de séries de gestes avec les commandes à notre disposition, mais la combinaison gagnante nous échappe.

Nous n'avons creusé que trois trous avant que la machine louée ne se transforme en matrice impotente dans un champ de serviteurs effondrés; pelles, pioches, sacs de béton… les intestins du patio sous opération lente et approximative, les cendres flottant dans les rayons qui traversent les planches du patio.

Ma sœur me demande, est-ce que je devrais m'inquiéter que ça s'effondre?

Je ne pense pas, mais je préfère ne pas y penser.

Elle et moi sortons prendre une marche. Les arrosoirs aspergent les gazons d'une lumière orangée. Le soleil se couche à nouveau. Combien d'autres couchers parfaits nous restent-ils? Un? Mille?

Tu mourras comme je suis née

Claudine Paquet, Québec

T'as beau mourir, je ne ressens rien ! Aucune envie d'effleurer ta peau. Meurs tant que tu voudras, gémis, je ne te tiendrai pas la main pour cet ultime voyage. Organise-toi avec ton angoisse ! Même si la peur de partir te tiraille de partout, je n'y peux rien. Par contre, je comprends ton insoutenable solitude. N'avoir personne à qui confier tes tourments, ça, je peux très bien le concevoir.

Je t'ai toujours dérangée, comme si j'étais venue au monde dans un grand bouleversement. La chose turbulente qui bougeait trop, la masse de chair qui s'époumonait à force de réclamer de la tendresse, c'était moi. Souvent, durant mon adolescence, j'ai chanté à tue-tête afin d'empêcher que monte le désespoir. Un courant noir gonflait mes veines. J'avais mal à mes racines. C'est en hurlant ma détresse entre les murs de ma chambre que s'estompait la crise. Plutôt que de venir vérifier l'origine de mon trouble, ne serait-ce que quelques minutes, tu soupirais d'impatience et m'ordonnais de me taire. Tu n'allais pas loin dans la compréhension des choses.

Ta propre fille te décevait. Elle était trop ci ou trop ça, mais jamais correcte. Longtemps, j'ai essayé de correspondre à tes critères : être belle, souriante, silencieuse et bien habillée, et même quand je m'efforçais d'être parfaite, je ne gagnais pas une once d'affection. Lorsque j'ai réalisé la froideur inaltérable de tes sentiments, j'ai fui à l'autre bout de la planète. Il me fallait couper le contact avec cette femme qui m'avait probablement expulsée de son ventre comme on le fait pour se débarrasser d'un excrément. Enceinte de moi, tu devais maudire ta silhouette difforme, impatiente d'éjecter au plus vite cette masse qui t'oppressait. Je ne possède aucun souvenir de ma naissance, mais je soupçonne la froideur du liquide amniotique. Le cordon ombilical s'est probablement rompu de lui-même. Il m'est impossible d'imaginer tes bras entourer chaleureusement un nouveau-né, même le plus beau, même le plus rose.

Tu n'aimes rien. Tu abhorres les animaux, les moustiques, la forêt, la nature. Tu n'éprouves aucun plaisir à marcher dans le bois, à piétiner la neige folle ou à entendre un oiseau chanter. Tu n'apprécies rien à part l'apparence plastique des gens et leurs belles paroles. Tu détestes tout, y compris toi-même. Tu ne parles de toi qu'en termes négatifs et méprisants. Ton propre corps te dégoûte : ton visage trop ridé, tes seins trop plats, tes cheveux jamais à ton goût. Tu as passé ta vie entière à te haïr alors comment aimer un poupon issu de tes tripes et qui, de plus, te ressemble ? Occupée à te déprécier, tu ne pouvais poser sur autrui un regard tendre. Tu n'as chéri personne. Ni un enfant ni un homme. Ni une bête !

Maintes fois, je t'ai entendu dire : « Si ma fille n'était pas dans ma vie, je ferais ci, je ferais ça, j'irais ici ou là. » Tu en aurais donc fait des choses, hein ? Et pourtant, lorsque j'ai fui en Asie – et je suis partie très jeune – tu aurais pu accomplir tous tes rêves. La quarantaine venait tout juste de te gagner. Je te remettais de belles années de liberté, mais tu n'as rien fait, à part te plaindre de ton sort.

En Asie, lorsque j'ai vraiment constaté le vide de mon existence, j'ai abusé des nuits et de l'opium. Je ne me souviens plus du nombre d'amants qui ont pétri ma chair ni de leur intention. Aimez-moi comme vous voulez, mais aimez-moi ! Heureusement, d'autres voyageurs au cœur d'or m'ont tendu la main et je les ai suivis. Des anges sur ma route. Des anges avec des ailes d'espérance. Le calme est revenu dans mon esprit. Très lentement. J'ai pris contact avec ma vraie nature et j'ai réalisé l'ampleur des dégâts.

Quelques années plus tard, je suis retournée te voir. Je souhaitais mettre des mots sur mes blessures et comprendre les tiennes, car tu avais dû souffrir autant que moi. Je rêvais de te parler enfin comme à une amie, ou comme à une mère. Je voulais panser quelques plaies et cheminer vers le pardon. Je croyais qu'ensemble, toutes les deux, nous nommerions nos manques et qu'ainsi, le malaise s'adoucirait.

Je n'ai trouvé qu'une femme sombre, frustrée et amère. En vain, j'ai essayé de construire un pont entre toi et moi, même si je le devinais fragile. Le rapprochement fut impossible. Emmurée dans tes complexes, tu survivais grâce à l'alcool et la médication.

Mes efforts de communion frôlaient la dérision. Plutôt que de m'épuiser, j'ai baissé les bras et continué mon sentier en solo.
Et voilà qu'aujourd'hui, tu meurs. Je refuse de te toucher. Je crains que tu ne brises mes ailes, encore si fragiles. Il est dommage que ta mort calque ma naissance ; comme moi, tu devras franchir un sombre corridor de glace. Seule et sans racines qui te retiennent.
Alors, je t'en prie, meurs vite ! J'ai autre chose à faire aujourd'hui.

Coup de foudre

Marie-Hélène Gélinas, Québec

Perdue
Complètement perdue
Dans l'immensité
De son cœur
Dans l'immensité
De son âme
Dans l'immensité
De sa douleur
Et de ses désirs
Qui jamais
Ne se réalisaient…

Perdue
Dans ses pensées
Qui au fond
N'en faisaient
Qu'une
Elle qui
Ne pensait
Qu'à lui
L'homme aux yeux
Si verts si verts
Qui était passé
Dans sa vie
Comme une comète
Un météore
Un éclair
Qui dès l'instant
Qu'elle lui avait ouvert
La porte
L'avait terrassée
Foudroyée
Éblouie
Et qui

Par son regard
Si percutant
Perçant
Pénétrant
L'avait complètement
Désarmée
Traversée
De part en part
Touchée
Au plus profond
D'elle-même
De son âme
De son cœur
De son être
Et devant lequel
Avait soudain eut envie
De…de…
D'éclater en sanglots
Lui qui
Avec ses questions
De policier
La bousculait
Brassait
Brusquait
Comme si c'était elle
La criminelle
Lui qui
Ne croyait
Pas un seul mot
De ce qu'elle disait
Lui qui
N'accordait
Que peu d'importance
À son histoire
Comme si ce n'était
Qu'une peccadille
Lui qui
Par son attitude
Si méprisante

Et ses yeux
Si verts si verts
Lui faisait déjà
Si mal si mal
Et qu'étrangement
Ou peut-être même
À cause de cela
En étant déjà
Éprise
Éperdument…

Cet homme qui
Peu à peu
Changeait
Devenait
Un peu plus humain
Et avec lequel
Soudain
Se sentait
Si bien
Si heureuse
Bonheur absolu
Impalpable
Mais vrai
Comme si
S'étaient toujours
Connus
Et vers lequel
Se sentait
Si attirée…

Oh, comme elle aurait aimé
Aimer cet homme
Qui était passé
Dans sa vie
Comme une comète
Un météore
Un éclair
Fulgurant

Foudroyant
Éblouissant
Et que maintenant
Complètement perdue
Dans l'immensité
De son âme
Dans l'immensité
De son cœur
Dans l'immensité
De sa douleur
Et de ses pensées
Qui au fond
N'en faisaient
Qu'une
Elle qui
Ne pensait
Qu'à lui
L'homme aux yeux
Si verts si verts…

Sonia

Madeje Merola, Jonquière

Cher père Noël,
J'ai huit ans et j'habite dans la grande maison bleue, au coin de la rue. Je t'écris pour te dire que depuis que papa a démissionné de moi, je fais que des bêtises. J'essaie de faire tout bien comme il faut, mais c'est plus fort que moi, on dirait que je peux pas m'en empêcher…
Tiens, l'autre soir, à table, j'ai dit un mot poubelle, un tout petit… je peux pas te le répéter. Tu le sais bien que c'est interdit, mais quand j'ai vu qu'on mangeait encore des petits pois, je l'ai dit, pas trop fort, juste assez pour que maman l'entende. Je l'ai dit, il est venu comme ça dans ma bouche. Je voulais le retenir, mais il est sorti tout seul. Il s'est échappé de moi !
Maman s'est mise en colère tout rouge. Elle déteste les mots poubelles. Elle hait tout ce qui lui rappelle papa et papa c'était le champion des mots poubelles.
Elle me regardait tout droit avec ses mains qui tremblaient, c'est pas bon quand maman a les mains tremblantes. Elle a dit que, puisque je disais des mots poubelles, je ne pouvais pas manger avec ma bouche toute sale. Là, elle a bien raison maman, tu ne trouves pas ?
On a décidé de nettoyer cette bouche poubelle. Pour être sûre que ça lave bien, on a pris du liquide vaisselle, avec la brosse. On a frotté fort pour faire mousser et que ça lave partout, partout… Le liquide vaisselle ça goute pas bon, mais au moins, après, j'avais la bouche bien propre.
Tu vois, le problème, c'est qu'après, je sais pas trop pourquoi, après, j'avais un peu mal au ventre. Ce n'était pas pour semblant, ni pour pas manger les petits pois de maman que j'aime pas. Je me sentais vraiment bizarre dans mon ventre et dans ma tête aussi. Maman a crié que je mentais, qu'elle en avait marre de mes caprices. Je voulais lui dire que c'était pour de vrai, mais elle m'a pas écoutée. Tu la connais, maman, elle ne m'écoute pas trop quand elle parle avec sa bouteille. Elle s'est énervée plus fort et elle a rempli ma bouche avec tous les petits pois de mon

assiette. Il faut pas gaspiller. Je sais, y a des enfants, loin là-bas, qui rêvent de manger des petits pois parce qu'ils sont très maigres et qu'ils ont très faim. J'avais un peu honte. Je voulais mâcher, mais y en avait trop. Ils ne voulaient pas rester prisonniers dans ma bouche. Y en avait beaucoup partout et je suis pas arrivée à les avaler. Ça m'étouffait la gorge, alors j'ai tout craché par terre.

Je sais ce que tu penses, c'est vraiment moche de cracher mes petits pois par terre. Je voulais pas, je te promets…

Maman avait ses yeux bleus qui faisaient la tempête, elle a hurlé que je n'étais qu'une sale cochonne ! Elle m'a jetée par terre pour que je lèche tous les petits pois sur le sol. Ma tête a frappé le carrelage. Mon nez surtout, il s'est mis à saigner. Maman a dit que je l'avais bien cherché. Elle hurlait si fort, et moi, j'avais la tête tournante avec de petites étoiles dans les yeux, c'est beau les étoiles, tu trouves pas ? J'ai essayé de lécher les petits pois pour faire plaisir à maman, mais ma tête s'est mise à tourner dans tous les sens et ça m'a fait vomir. Je sais que c'est mal de vomir comme ça, il faut aller à la toilette pour vomir dedans. Je voulais me retenir, mais mon ventre ne m'écoutait plus. J'en ai mis partout, partout sous la table, partout sur moi. Maman est devenue folle de rage. Elle m'a donné des coups de pieds pour me forcer à enlever ma robe et que je ramasse le vomi avec. Elle trouve ça tellement « dégueulasse » que ça lui fait perdre la tête. La pauvre, je la comprends, en plus mélangé avec des petits pois… Tu peux me croire, c'est vraiment pas top.

J'ai tout ramassé avec ma robe, mais j'en avais encore sur moi, ça sentait super mauvais. Maman, elle supporte pas l'odeur du vomi. Alors on a décidé que je devais prendre une douche. En plus, j'en avais plein dans les cheveux ! Tu te rends compte ? J'ai pris une douche froide, parce que l'eau chaude ça coûte cher et que, si je prends trop d'eau chaude, y en aura plus pour le bain de maman tout à l'heure. J'ai frotté fort, mais j'arrivais pas à enlever le vomi dans mes cheveux parce qu'ils sont trop bouclés, comme papa !

Maman en avait marre de perdre son temps avec ça. Elle a pris son ciseau de cuisine et elle a taillé comme elle a pu dans ma sale tignasse. C'est rigolo, on dirait que je suis un épouvantail. Maman a fait de son mieux, mais elle est pas coiffeuse maman,

tu comprends ? Et puis, au moins, on est sûre qu'il n'y a plus de vomi dans mes cheveux.
Je me suis lavée plein de fois, mais maman a trouvé que l'odeur ne partait pas de moi. Elle a le nez hyper fin, maman, elle sent l'odeur du bon parfum en respirant juste un coup et là elle ne supportait pas que je sente le vomi. Elle a pris le produit pour laver par terre, celui qui sent bon la lavande. Elle m'en a mis partout pour cacher l'odeur.
D'abord, ça m'a piqué les yeux, puis ça m'a réchauffé la peau, et ensuite, je suis devenue rouge comme un coquelicot. C'est beau les coquelicots, mais ça vit pas longtemps quand on les cueille. Toi aussi tu dois les aimer puisque tu aimes le rouge… En tout cas, je sentais plus du tout le vomi. Ouf ! J'avais le corps en feu et je me suis mise à pleurer. Juste un peu, parce que j'avais mal à ma peau. Tu sais maman, elle supporte pas les pleurnichards. Elle n'en pouvait plus de me voir. Elle m'a traînée dans le jardin et elle m'a attachée à la vieille niche du chien. Elle reviendra me chercher demain, toutes ces émotions ça l'a bouleversée, et puis avec sa journée au travail, elle est fatiguée, tu sais.
Je me suis assise à l'intérieur pour regarder tomber la neige, c'est beau. J'ai un peu froid, mais ne t'inquiète pas, je suis bien à l'abri.
Alors pour en finir, ces derniers temps, j'ai pas vraiment été très sage. Je sais que tu ne dois pas avoir écrit mon nom sur ta liste des enfants à gâter, parce que là vraiment je l'ai pas mérité. Mais, je me disais qu'à tout hasard, en passant chez Joshua, le voisin d'en face, demain soir, tu pourrais peut-être me déposer une de tes formules magiques pour que je puisse enfin aimer les petits pois…

Sonia

Le Carré de sucre

Mélyssa Gagnon, Jonquière

Il ne faut pas qu'il y entre. Non, il ne le faut pas. L'enseigne, la seule enseigne, le chavire, le bouleverse. Les grandes lettres majuscules fabriquées de faux sablés, de simili pain d'épices et d'imitation de crème fouettée le font vaciller.

Il doit résister, faire fi de l'odeur des brioches à l'érable et des effluves de pain au raisin crachés en nuées sucrées par les conduits d'aération de la bâtisse du Carré des Vices.

Il doit ignorer la senteur sublime de la cannelle saupoudrée sur une viennoiserie, se soustraire aux charmes charnels des profiteroles, faire abstraction de leur rondeur et de leur onctueuse sensualité.

Sous la marquise du Carré de sucre, un auvent de tartan assis sur une façade de brique rouge, il s'arrête. À l'intérieur, il observe une foule somme toute appréciable pour un mardi matin. Des visages rieurs, bon enfant. Des gens jeunes, vieux, des enfants. Mokas, lattés et pâtisseries devant, ils présentent des bouches grandes ouvertes, prêtes à mordre dans le plaisir à pleines dents.

Lui tient là, debout sur le trottoir, à trois pieds de la baie vitrée près de laquelle se consomme allègrement et sans aucune retenue chaque déclinaison du fruit défendu.

Il tremble comme une feuille, frétille comme une brindille. On dirait de lui qu'il a froid tellement ses membres grelottent, mais des perles de sueur pullulent sur son front. La vitrine du café lui assène son reflet en pleine gueule. Un coup de poing qui le renverse presque.

Il sonde cette silhouette protubérante, cette taille qui lui paraît épaisse, pendue par-dessus sa ceinture en un rouleau de peau soumis aux effets peu seyants de la gravité. Un rouleau de pâte, pense-t-il. Une grosse pâte molle.

Et pourtant…

Son coeur explose. Ses lèvres trémulent. Ses mains fortes attrapent la rampe qui mène au portail du Carré de sucre. La délectable perspective du glucose déferlant dans son sang, du

sirop de maïs et de la gélatine pénétrant ses papilles le cristallisent. Figé comme un jujube, un carré de Jell-O au frigo depuis une demi-heure, il se rigidifie tel un sorbet de glace.
Puis il tremblote de plus belle.
La neige farine le sol devant ses pieds et lui rappelle le sucre en poudre qui se faufile à travers les mailles du tamis pour laisser dans son sillage une poudre odorante. Il s'étourdit en pensant au framboisier arrosé de coulis, au vilain Red Velvet dans son manteau moelleux, au Reine Élizabeth, Sa Majesté divine parée de copeaux de noix de coco si angéliquement blancs.
Une coulisse de bave lui lézarde le menton. Ses yeux roulent diaboliquement vers l'arrière, ne laissant dans leur sillage qu'une mince fente blanche.
Il ne succombera pas, non, il ne succombera pas!
Ses jambes avancent.
Sa résistance flanche.
Dans le portique du Carré de sucre, illico, le désir l'assaille et lui fait violence. Les endorphines le titillent jusqu'à l'étourdir et lui faire quasiment perdre pied. Il jette son dévolu sur le présentoir gorgé de trésors et dévore absolument tout des yeux : les cupcakes croulant sous le poids de spirales lourdes de crème au beurre, les truffes bien poudrées, les mille feuilles incapables de retenir un trop-plein de costarde.
***
Assis à la table derrière, à côté des toilettes, il fixe son assiette. Le forêt noire lui commande de se laisser aller. Chaque parcelle de chocolat lui susurre des mots tendres. La garniture du dessert se présente à lui comme une mariée le soir de ses noces. La cerise suggère un plaisir exquis.
Sur sa langue, la fonte fait son œuvre, tandis qu'explose dans l'enceinte de son cortex une pluie d'étoiles extasiées. Ses sens sont en déroute. Le plaisir, bref, intense comme une jouissance, atteint son apogée.
Sitôt relâchées, les hormones de bonheur libérées en vrac dans ses cellules se désagrègent lentement.
L'assiette vide, tachetée de noir, de rouge et de blanc, le fixe ardemment. Les restes abstraits du gâteau, comme l'ébauche d'un triste tableau, lui rappellent la solitude des grandes forêts.

Cette soucoupe lui paraît soudain vivante. Elle a des yeux, lourds de reproches. Elle a une moue, désappointée. Elle a un nez, répugné par la saleté de celui qui la scrute, tête baissée.
***
Son majeur bien enfoui au fond de sa gorge palpe une luette écorchée de trop de sollicitations, brûlée par l'acide gastrique. Ses épaules vont et viennent, de haut en bas, en spasmes sporadiques.
Savamment, il étouffe le bruit. Lui, maître invétéré du faux semblant. Vomir en silence : un art qu'il domine depuis l'adolescence.
Au fond de la cuvette, des restes brunâtres se mêlent à la bile. Crachats à la dérive au milieu d'une mer de restitution.
Il sue, se rafraîchit et se lave les mains.
Dehors, la vitrine du Carré du sucre, miroir impeccable sous le prisme du soleil de mars, jette une coulisse de lumière sur lui et l'aveugle. Il tourne la tête, avant de poser à nouveau ses yeux sur sa réplique gravée dans la vitre.
Son reflet, qu'il voit obtus et plus large que nature, lui balance une volée de sentiments coupables qu'il devra porter jusqu'au gym comme un fardeau.
Il poursuit son chemin, poings serrés, jurant au ciel qu'il rayerait à tout jamais le Carré de sucre de son itinéraire.
***
Chez Thé(0), de l'autre côté du Carré, Clémence dépose sa tasse dans un claquement bruyant et brandit un index surpris vers le trottoir juste en face. Béatrice la regarde, interloquée.
Oh my God! Oh my God! Regarde ça Béa! C'est M. Xavier, le nouveau prof d'édu! Non mais quel beau morceau! Tu sais qu'il a fini premier au championnats canadiens de culturisme l'année passée? Pas une once de graisse sur ce corps de dieu. Ummm… Je le mangerais tout rond. Pas toi?

JE ME DIS

MONIQUE PAGÉ, MONT-SAINT-HILAIRE

... ET JE ME DIS :
je le sens, je le perçois.
Je suis sous l'œil radiographique de l'économie des marchés
Je vis dans le conflit de son récit.

Je me raconte ma naissance contrôlée
prière aux spermatozoïdes déficients de s'abstenir
ma croissance sous le pavillon blanc du centre de la petite enfance
saisons d'équité inégalement réparties
mon entrée dans le monde mirobolant de Disney coté en bourse
moi, ahuri, piqué du baiser vénéneux d'une fée clochette.

Je me souviens du couloir carcéral, de la maternelle à l'université, quand prunelles avides j'ai intégré le système réformé contre réformé puis falsifié de l'enseignement rétréci, ajusté, efficient
condition du progrès souhaité :
seules les connaissances nécessaires aux conjonctures pressantes,
le ministre des concepts amovibles l'a décrété : il nous faut des travailleurs qualifiés, pour une technologie de pointe
du temps cerveau bien investi, des créateurs de jeux électroniques, des techniciens géniaux obnubilés d'avancement.

L'INDUSTRIE A FAIM
La liberté est trucidée, nous oublierons vite le drame. D'ailleurs, sur la place des con sommateurs sous la rafale des start-ups, la foule piaille sans rien dire

L'ÉCONOMIE SE PORTE SI BIEN
Je réponds à l'appel
me voici à l'ère post postérité
me voici parqué dans une tour de papier mâché

j'avance au rythme attendu par la déité Progrès, dans une ambiance optimale
température et humidité adaptées à mon espèce
espace de socialisation pour cimenter les liens familiaux de l'entreprise
salle de musculation sur place : chaque muscle soutient mon ossature, qui supporte mon crâne qui préserve mon cerveau

et mes neurones comblés d'oxygène et de glucose OPÈRENT.

JE ME SENS TOUJOURS D'ATTAQUE
Je crée, je produis
des biens à obsolescence programmée remplacés par des nouveautés encore plus périssables
j'ajoute mon expertise à des millions d'autres, une génération prometteuse, un troupeau face à des chasseurs de têtes.
On me recrache de la monnaie, passepartout pour accéder à toutes les tours insolentes au-dessus du menu fretin qui a laissé passer sa chance : les philosophes, les artistes hors tendance, les analphabètes de la finance
j'agite tant de bits au bout de mes nerfs émoussés que

PORTRAIT DU MOMENT

j'oublie la plupart du temps la voracité de la bête Progrès qui inlassablement lape mon temps, lape mon sommeil, lape mes influx nerveux

j'oublie souvent ma vie minée de trous
—Savoir tronqué, rêves étriqués, questions non formulées—
je surfe
dans les montagnes russes GGGGG de la civilisation des IA
je joue à la roulette russe
dans le cirque des jours électrisés

ME VOICI SANS COLÈRE ET SANS LUMIÈRE

DES REFLUX BARBARES SE BRISENT AU MUR DE MES OREILLES, QUE TENTENT-ILS DE ME DIRE?

Le temps saigne à mes veines fragilisées
du jus pesticide roule sur mes lèvres
je lèche la rouge incantation de ma vie fuyante
mes os blanchissent à l'ombre de ma peau
ma vie file dans la rupture qui m'aspire entre éveil et sommeil
pour recueillir le pécule de mon éclipse humanitaire.

Femmes

Louise Lebel, Québec

Nous sommes nées d'une mère Feu
D'une flamme rouge qui danse
Nous sommes nées de notre mère Feu
D'une nuée de cendre volcanique
Et d'une chaleur incandescente
De la passion vive d'un cœur aimant
De l'iridescente lueur du couchant
Et de la rage du brasier vrombissant

Nous sommes feu

Nous sommes nées d'une mère Vent
D'une brise chaude sur la nuque
Nous sommes nées de notre mère Vent
D'une phrase amoureuse murmurée
Et d'une bise soufflée dans l'air
Du parfum salé de la grève
De la musique d'un paysage d'été
Et des feuilles dansantes du saule

Nous sommes vent

Nous sommes nées d'une mère Terre
D'une odeur d'humus humide
Nous sommes nées de notre mère Terre
D'une louve protectrice
Et d'une chrysalide de papillon
De l'immensité de l'horizon

Du roc dur des profondeurs
Et du sable blond des plages

Nous sommes terre

Nous sommes nées d'une mère Eau
De la fureur du ressac des vagues
Nous sommes nées de notre mère Eau
De la rosée à la pointe du pétale
Et de l'unicité complexe du flocon
Du gazouillis d'un ruisseau chantant
Du tumulte rageur des remous
Et de la solitude d'une larme sur la joue

Nous sommes eau

Avec le passage du temps
Les éléments nous ont modelées
Ils ont rempli les creux
Tout en laissant des cicatrices
Nous sommes leur juxtaposition

Nous sommes nées d'une mère Métal
De la fusion des entrailles de la terre
Nous sommes nées de notre mère Métal
Du bronze des temps anciens
Et d'une pépite d'or précieuse
D'une mine à ciel ouvert
Du fer de lance de la combattante
Et de la lune aux tons d'argent

Nous sommes métal

Avec le passage des années
Les éléments nous ont forgées
Ils ont rempli nos cœurs d'étoiles
Et y ont laissé de grandes peines
Nous sommes leur amalgame

Nous sommes nées de la Déesse mère
De la Pachamama des récoltes
Nous sommes filles de la Déesse mère
De Vénus, la beauté incarnée
Et de l'évanescente Hang Nga
De Déméter, sorcière des saisons
De Kâli, la guerrière sanguinaire
Et d'Isis, la mère nourricière

Nous sommes déesses

Oxygène

Sabrina Fortin, Jonquière

Je trempe mes pieds dans l'eau froide et poursuis mon chemin dans ce néant aquatique. Elle fait mal. L'eau est tellement froide. J'ai l'impression qu'il y a des milliers de couteaux qui me taillent les jambes. Malgré tout, je continue d'avancer. « Qu'est-ce qui se passe? J'ai mal. Pourtant, c'est comme si je ne ressentais rien. Comme si j'étais vide. » Je regarde le reflet de la lune dans l'eau. Ma silhouette se fond dans la sienne. Elle m'apaise, et surtout, elle me donne espoir de disparaitre avec elle, au lever du jour.

— Qu'est-ce que tu fais? s'élance une voix familière.

— Je me noie.

Mon interlocuteur reste silencieux. Je poursuis ma marche. J'ai froid, je saigne. Mon corps se raidit. À chaque pas, je m'approche des teintes de la mer. Je tremble. Je poursuis mon chemin dans le silence de cette nuit hivernale. Guidée par le vent, la mer chante. Il n'y a aucun insecte pour l'accompagner. Je pleure. Mes larmes se fondent au travers de ce berceau.

— Parle-moi… je t'en supplie.

Je cesse d'avancer. Je sens le froid m'envahir.

— Tu sais, je n'ai pas toujours été cruelle. Je pense même avoir déjà été une bonne personne… seulement, il est trop tard. Mon âme a été corrompue par l'abime… Je suis monstrueuse. Ne vois-tu pas que je suis laide?

Il fait quelques pas vers la mer, puis il s'arrête. Je ferme les yeux. Mes orteils sont engourdis.

— J'ai écrit des centaines d'articles, tous aussi malveillants. Tous avaient pour seul but de conserver ce système barbare, pour contrôler les faibles. J'étais l'outil de propagande dans ce régime de peur et d'intimidation. J'avais accepté à contrecœur l'idée que je faisais maintenant partie de leur mensonge.

— Ne t'es-tu jamais dit que ce n'était pas ton mensonge?

— J'en faisais partie. J'ai gardé le silence et j'ai agi dans l'ombre, comme demandé.

Je claque des dents. « Je commence à ne plus sentir mes jambes.»

— Toi aussi, tu avais peur. Toi aussi, tu étais contrôlée… tu n'aurais rien pu faire pour changer cela.
Ma respiration s'accélère. Je cherche une réponse.
— Si je ne les avais pas suivis…
— Ils auraient choisi une autre personne et peut-être que tu ne serais pas là en train de culpabiliser… en fait, tu serais probablement morte…
Je pivote vers lui, lentement. Les larmes coulent sur mon visage. Elles réchauffent mon visage.
— En fait, peut-être que… la mort est une… bonne raison de… de pardonner.
— Sors de l'eau. En cette saison, tu vas mourir. Et, après la mort, il n'y a plus rien, c'est la fin.
— Justement! Je vais probablement finir par me pardonner. Au dernier moment… lorsque je pousserai mon dernier souffle… je me…
« J'ai oublié ce que je voulais dire. Pourtant, c'était important ».
Je ne sens plus mes pieds, ni mes mains. Il s'approche de moi.
— Je… je… j'ai… fait souffrir tant de gens… j'ai blessé ceux… ceux que j'aime… il y a des gens qui se sont tué par ma faute…
— Tu as une chance de vivre, ne la gâche pas! Des milliers de personnes aimeraient avoir cette chance.
— Ce n'est pas une chance d'être un fardeau! C'est horrible!
Je donne quelques coups sur ma poitrine. J'essaie de reprendre mon souffle pour pouvoir parler. « La douleur me fait si mal. »
Mon cœur me fait si mal.
— Tu sais… j'ai l'impression que mon cœur est en train de dévorer ma tête…
Je frappe mon cœur plus violemment.
— J'ai vraiment… l'impression de mourir…
Son silence est si perçant. Je renifle, plisse les yeux, m'agrippe à tout ce que je peux, grafigne ma chair.
— Pourquoi est-ce que ta mort doit être aussi brutale?
L'expression sur son visage me tue. Mes paupières mouillées se sont figées.
— En réalité, je suis déjà morte…
Il avance. Je recule et m'échappe dans la mer. Je touche à peine le fond.
— Si tu es déjà morte… alors, pardonne-toi!

J'écarquille les yeux. Je perds le contrôle de mes jambes et m'écroule. L'eau est glaciale. Elle inonde tous mes orifices. Je n'entends qu'un long et sourd cri. Mes jambes ne bougent plus. Il y a un cillement dans mes oreilles. Je bouge les bras et tente de m'échapper. « J'ai peur. » Je dois respirer. « Est-ce la fin? » Je me noie. « Je t'en supplie, remonte-moi. » Je me noie. « Est-ce qu'il y a quelqu'un? » La marée m'emporte. « Je suis désolée » Ma respiration ralentit. « Juste une dernière fois… je dois dire ces mots. » Je disparais dans la mer. « Je suis désolée, j'ai essayé de faire le bien… » À jamais. « J'ai fait mon possible… » Je sens quelque chose de dur. Mon cœur se calme. Je m'agrippe à toi. Je glisse mes ongles dans ta chair. Tu te déchires. Où es-tu? Je ne sens plus rien. « Ne m'abandonne pas! » J'avale de l'eau. « Je suis nécessiteuse. Indigente. Affamée. Malheureuse. Profiteuse. » Je m'étouffe. « J'ai besoin de toi! » Je perds mes bras. « Laissez-moi respirer! Laissez-moi être aimée! Je veux être heureuse! Pour un fragment de seconde, je veux oublier! » Tu colles tes lèvres contre les miennes. Je te mords. Tu saignes. J'ai soif. Je te siphonne. « J'ai besoin de plus! » J'ai besoin d'air. Tu suffoques. Je t'étrangle. Je vole ton oxygène. « Respire-moi! »

— Sauve-moi!

« Je me noie dans ma tristesse… »

9 VIES, 9 MORTS

SYLVIE HUPPÉ, VICTORIAVILLE

Date de naissance : 1er janvier
L'eau du robinet, cette source infinie de bonheur liquide. Que ce soit par un robinet fuyant, le summum du summum ou dans une petite fontaine spécialement pour chat, la vie s'améliore de 200 %. À grand coup de langue et rapidement, j'avale comme un glouton l'eau vitale. La meilleure est certainement l'eau de source et la pire est celle des fosses septiques. Étant jeune chaton, je ne me doute pas que l'eau de cette maison de campagne peut m'être fatale. Il me suffit seulement de quelques mois pour m'intoxiquer aux métaux lourds contenus dans celle-ci.
Âge du décès : 1 an

Date de naissance : 2 février
Une TV 75 pouces au LED est l'instrument électronique que j'aime le plus au monde. Grâce à lui, je peux me détendre sur le divan et regarder le monde entier sans sortir de la maison. Je suis parfois chanceuse car ma propriétaire me laisse regarder le canal spécialisé pour le monde félin : MinouTV. Je peux alors voir mes confrères qui habitent en Égypte ou en Alaska, certains se prélassent au soleil pendant que d'autres endurent un froid hivernal. Moi, je suis toujours dans la maison qui est tempérée. Vive la vie casanière! Ce matin, je suis confortablement couchée sur le sofa et regarde les oiseaux passer dans la TV. D'instinct, je saute… la télévision me tombe directement dessus.
Âge du décès : 2 ans

Date de naissance : 3 mars
Nous avons un rituel moi et mon maître, chaque soir après avoir fait la vaisselle, nous nous asseyons sur le fauteuil du salon. Une magnifique bergère en cuir rouge qu'il a reçu en héritage de sa grand-mère. Pendant qu'il boit son cognac pour décompresser de sa vie stressante de professionnel, il me caresse de temps en temps. Bien installé sur ses genoux, je ronronne et profite de ce moment privilégié avec lui. Depuis quelques soirs son regard

semble être triste et vide. J'essaie de lui changer les idées le plus possible en le massant avec mes grosses pattes, ma chaleur le consolera peut-être. En rythme, chacune de mes pattes descend et monte en cadence, tout comme mon cœur… mais je perds le contrôle, mon rythme cardiaque s'accélère sans que je ne puisse l'arrêter. Mon cœur s'arrête soudain.
Âge du décès : 3 ans

Date de naissance : 4 avril
Presque tous les chats adorent l'herbe à chat. Cette substance d'herbe séchée renferme une odeur de folie comme une drogue hilarante. Mon maître a toujours beaucoup de plaisir de me voir sous l'influence de celle-ci. Il en met quelques grammes sur le plancher du salon. Je peux être à l'autre bout de la maison, mais j'arrive en courant à grande patte. Je me roule, roule, roule dans l'herbe. Je sautille, me relève, me recouche, me dandine fébrilement en étendant une grande surface d'herbe partout autour de moi. Chaque fois moi et mon maître passons un moment magique de plaisir fou. Mais aujourd'hui, le plaisir est tellement puissant que j'aspire trop d'herbe et mon cœur explose comme une overdose.
Âge du décès : 4 ans

Date de naissance : 5 mai
Le plaisir douillet de se cacher sous les couvertures est divin. Chaque fois que j'entends ma maîtresse faire son lit, j'arrive en courant dans la chambre et dès qu'elle soulève la couverture et que l'air aspire celle-ci, je me cache sous la couverture. Elle rit chaque fois qu'elle voit la petite bosse que je crée lorsque le drap retombe sur le lit. Elle met alors toutes les couvertures une après l'autre et lorsqu'elle a terminé, elle lève le tout et me dit « Sors de là, ma tannante ». C'est un jeu que l'on pratique chaque matin, un plaisir quotidien que l'on adore. Parfois, lorsqu'il fait froid les grandes journées d'hiver, je me faufile sous les couvertures sans que personne ne s'en aperçoive. Par contre, ce soir personne n'a vu la bosse indiquant ma présence et mon maître m'écrase de ses 200 lb.
Âge du décès : 5 ans

Date de naissance : 6 juin
« Va chercher! » Youpi, un bonbon emballé s'envole dans les airs! Aussitôt que j'entends ces deux mots mon système est en alerte et vigilant. Ma tête se colle au sol et mon arrière train et ma queue sont remontés le plus possible. Je me dandine afin d'attendre le meilleur moment pour attraper ma proie. Elle vole au-dessus de ma tête, mais j'attends qu'elle tombe au sol et qu'elle produise ce petit bruit de papier plastique « critch- critch » GO! La proie est immobile. Je la manipule d'une patte à l'autre en me servant aussi de mes pattes arrière. Ouf! pas facile, le plastique glisse entre mes pattes. J'utilise mon arme fatale : mes dents prennent une grande morsure et sans faire attention, je l'avale. J'étouffe, l'air ne passe plus dans ma gueule. NON, NOOOOOOON, le jeu est terminé.
Âge du décès : 6 ans

Date de naissance : 7 juillet
L'été est une période d'abondance, tout le monde est joyeux et les chats de mon entourage ne font pas exception. Lors des journées de soleil, j'adore me prélasser dans mon panier qui est situé sur le patio arrière de la maison. Une vieille serviette repliée sur elle-même m'offre un léger confort. La vue que j'ai de mon panier est cependant hors de prix. Du coin le plus haut, j'ai accès à toutes les cachettes de mes voisins. Capucine, la chatte orange dort sur le vulgaire tapis d'entrée. Romain, le gros chat noir fait mine de rien, mais essaie d'approcher Timine, la douce et magnifique chatte himalayenne blue pointe qui demeure derrière chez moi. Ça doit maintenant faire cinq bonnes heures que je les regarde sans bouger de mon nid sous un soleil brûlant. Je me sens nauséeux et mon cœur semble courir après son souffle. Miaoooooooooooooow, j'ai soif! Je brûle de l'intérieur, le soleil m'a transpercé.
Âge du décès : 7 ans

Date de naissance : 8 août
Mon maître est un cuisinier hors pair. À côté de lui, Ricardo passerait pour un apprenti! Chaque jour, il prépare des repas 5 services exceptionnels. Le couteau n'a plus de secrets pour lui. Parfois lorsqu'il cuisine, certains débris de nourritures tombent

par terre : brocolis, olives, steak haché. Je peux alors profiter de son inattention pour lécher le plancher et goûter à ces aromates bien particuliers. Mon aliment préféré est le bacon. Quand il en cuisine, il n'est pas rare qu'il m'en donne intentionnellement par plaisir. « Minou! Minou! Viens, j'ai une belle surprise pour toi! » Mais aujourd'hui celle-ci me fait rendre l'âme car elle reste prise dans mon estomac.
Âge du décès : 8 ans

Date de naissance : 9 septembre
L'équilibre légendaire des chats est une caractéristique que j'utilise chaque jour. Lors de ma promenade d'inspection de la maison, je m'assure de visiter chaque dessus de commode, fond de garde-robe, petit espace sous le lit. Chaque pièce doit être visitée pour éviter que les rapaces comme les souris, mulots ou autres bibittes entrent dans la maison. Durant ma ronde, mon moment préféré est celui où je me rends au plus haut endroit de la pièce : le rebord du cadre de porte. Je saute sur le lit, sur la petite table de chevet, ensuite un grand saut jusque sur le dessus de la commode, et de là, un petit saut qui doit être précis sur le minuscule rebord du cadre de porte. Il faut croire qu'aujourd'hui mon équilibre n'était pas au rendez-vous!
Âge du décès : 9 ans

Avant le nouveau printemps

Lise Roy, Québec

Le jour vient de se lever et la pièce baigne dans cette douce lumière de l'aube. Mais mon cœur ne sait plus ni le jour ni l'heure. Il navigue dans une brume hors du temps.

En t'observant ce matin, je ressens tant d'amour pour ce cadeau du printemps… Le temps se rétracte, me ramenant à cette marche au parc, il y a un an. Je sens la chaleur et la caresse du soleil printanier sur ma peau. C'est à ce moment que les premiers signes de ton arrivée furent ressentis. Les gazouillis heureux des mésanges accompagnent ces premières douleurs. Il est temps de voir enfin le doux visage imaginé depuis des mois.

Le soleil fait ensuite place à l'orage, ces orages qui permettent à la neige souillée de fondre. Je me souviens de ces premières nuits à te surveiller, toi mon fils adoré. J'écoute la pluie tomber, remplie d'inquiétude devant ce petit trésor aussi fragile qu'un bourgeon du printemps. Peur de ne pas être à la hauteur, de ne pas savoir t'aimer comme tu en as besoin. Doutes de mère devant le premier enfant.

Pourtant tu es attendu depuis si longtemps. Des années d'essai infructueux à voir les feuilles rougir, la neige ensevelir mes espoirs, les nouvelles pousses du printemps me redonner la foi en un possible. Puis les marguerites ont fleuri, comme tu as éclos en moi.

Premiers sourires, parents en pâmoison devant tant de beauté. Ton père te présente fièrement à sa famille. Il te voit déjà l'accompagner dans ses randonnées.

Premières sorties avec ce bébé miracle. Je savoure chaque moment qui me permet de partager la joie de mes sens éveillés dans cette explosion estivale. Je te dis d'écouter le merle là-haut, te montre les couleurs éclatantes des fleurs. J'effleure le doux duvet de ta tête pour que tu savoures les premières caresses. Je te dis que c'est la rose qui sent si bon, persuadée que tu partages le plaisir de ces découvertes autant que moi. Avec toi, je retrouve l'émerveillement de l'enfance.

Rires et gazouillis me comblent. Rire en cascades. Tu me fais des câlins en caressant mon visage et en te collant contre moi.

Premières alertes, nos cœurs se serrent en t'amenant à l'hôpital. Nuit d'horreur à attendre le diagnostic. Il tombe sur nos têtes tel un couperet. Comment accepter cette annonce, toi si petit, sans défense. Pourquoi cette injustice ? Avaler le diagnostic, pas le choix. Accepter le pronostic, jamais. Si Dieu existe, Il ne le permettra pas.

Retour à la maison, baume sur mon cœur, tu échappes un « maman » tout doux en me regardant droit dans les yeux. Je tourne la tête. Non, je ne fuis pas ton amour. Je veux juste te cacher mes larmes. J'ai entendu le mot le plus beau du monde qui se grave en moi profondément, indélébilement.

L'automne alterne entre les jours heureux à humer le petit corps finalement endormi contre moi et la tristesse qui me gagne. Colère contre les cieux, contre ce Dieu qui nous a abandonnés, contre le lâche de père qui a quitté le navire. Il a préféré fuir, renier son sang et nous laisser à nous-mêmes.

Envolées les oies, comme ce père incapable de faire face à la saison à venir. Ne reste que le silence rompu par les rafales et la pluie claquant contre les vitres, comme un écho à l'orage grondant au plus profond de mon être. Toi tu te bats sans un cri. Où trouves-tu ton courage ?

Puis vient l'hiver, le froid en moi, en nous, partout, s'immisçant dans chaque instant. La blancheur du dehors en opposition à l'ombre qui nous absorbe peu à peu. Ma voix s'obstine à fredonner des berceuses heureuses comme un écho aux chants de l'été.

Hiver marqué par les allers-retours à l'hôpital pour essayer de t'arracher à ce mal. Jamais cette saison ne m'a paru si longue de désespoir et si courte des petits répits où tu retrouves ton sourire.

Un nouveau printemps arrive. J'ai dit non à chaque saison, refusant l'inévitable. Mais fini le déni de tes souffrances, de me raccrocher à ton pauvre souffle chaque jour plus ténu. Dire oui là, maintenant, oui à cette cinquième saison que tu entreprendras sans moi… Et dont tu ne reviendras pas.

Je vivrai seule ce nouveau printemps. C'est mon cadeau pour ton premier anniversaire. T'aimer suffisamment pour te

laisser partir. Cesser de m'acharner. T'aimer plus que mon désir de te garder. T'aimer plus grand que ma douleur.

Le médecin me regarde, demandant une dernière confirmation. Ma tête fait un signe de oui, mon cœur de mère hurle non en dedans. Il arrête le respirateur. Quelques souffles si fragiles rompent l'étrange quiétude qui règne dans cette chambre, à intervalles de plus en plus longs. Puis le silence envahit l'espace.

L'infirmière enlève les tubes, aiguilles et tout ce qui brisait ton petit corps. Te voilà libéré. Me voilà atterrée, sans réaction.

Le médecin me pousse doucement vers la berceuse. L'infirmière te soulève et dépose la petite plume de ton être dans mes bras.

Je sens encore la chaleur de ta peau. Être aussi forte que tu l'as été. Je ne sais pas, je n'ai pas ton courage.

Encore un instant d'illusion. Je te berce doucement. Ma voix chantonne ta berceuse. Elle t'accompagnera dans ton voyage de retour vers je ne sais où.

« Va mon amour, repars vers le pays des anges. Je te pleurerai, je vivrai ce chagrin indicible. Mais un jour, je te le promets, j'irai au-delà de la douleur pour arriver à te dire merci pour ces courtes saisons avec toi. »

POUR VOTRE AVENIR
SAMUEL TREMBLAY, JONQUIÈRE

Le bateau était presque fini de charger, mais Isaac n'arrivait pas à se calmer. De temps en temps il lançait des regards inquiets vers le port, mais outre les soldats qu'il avait engagés, il n'y avait personne. Il se tourna vers Cheyenne qui peinait à porter une caisse et lui hurla de se dépêcher. Il pesta intérieurement, pourquoi n'avaient-ils pas commencé plus tôt. Il fut sorti de ses pensées par la sonnerie de sa montre. Elle annonçait la fin, mais surtout leur retard.

— Tout le monde à bord, on dégage!

— Sébastien et Lise ne sont pas encore là! lui répondit Cheyenne.

— Rien à foutre, je les avais prévenus, s'ils sont en retard on part sans eux.

Cheyenne n'osa pas répliquer, elle connaissait suffisamment bien son mari pour savoir qu'il était sérieux. Alors qu'Isaac courait vers la cabine pour démarrer le bateau, elle s'assura que tout le monde était présent, les quatre militaires qu'ils avaient engagés, les enfants, sa sœur, ses beaux-parents et ses parents, tous s'affairaient à ce que le bateau arrive à bon port. Elle entendit le moteur démarrer et elle s'inquiétât. Ils allaient abandonner Sébastien et Lise. C'était leurs meilleurs amis depuis toujours, les parrains de ses enfants et c'est comme ça qu'Isaac les traitait. Le bateau avança et quitta le port, c'est alors qu'elle les aperçut au loin. Ils couraient en agitant les bras, elle s'élança vers la cabine hurlant qu'il fallait rebrousser chemin, mais lorsqu'elle entra Isaac ne semblait pas l'écouter.

— Je t'en supplie, ils sont là et l'alarme n'a pas encore sonné. On a encore le temps.

— Je les avais prévenus que le temps nous était compté et que j'étais prêt à partir sans eux s'ils arrivaient en retard.

— Mais…

Elle n'eut pas le temps de parler, car elle fut interrompue par la sonnerie d'une alarme en provenance de la ville. Un hurlement terrifiant, s'amplifiant de plus en plus, annonçant l'apocalypse.

Elle dut se résigner. En sortant, elle vit ses amis au loin qui les regardaient partir. « Je fais ça pour votre avenir, pense aux enfants » qu'il lui avait dit. Isaac pestait, il avait pris du retard dans ses préparatifs et la peur d'échouer se faisait de plus en plus sentir. La honte de ce qu'il venait de faire commença à le tirailler et le regard vindicatif de sa femme qui était revenue à ses côtés ne faisait que l'enfermer dans la honte. Quoi qu'elle en pense, il avait fait un choix, un choix horrible certes, mais un choix pour eux, pour leur avenir. Il jeta un coup d'œil aux deux soldats à ses côtés. Ils devaient être bien heureux de venir ceux-là. Sans famille et sans scrupule, ils avaient accepté bien vite l'offre qu'il leur avait faite.

— Qu'est-ce que c'est? demanda celui de droite.

Il pointait l'horizon. Isaac attrapa ses jumelles et observa. Tout le monde le fixait du regard, sentant une crainte naître lorsqu'il commença à pester de plus en plus fort et de plus en plus vite.

— ...Merde, merde, merde, merde, Cheyenne va chercher les combinaisons dans la cale et distribue-les à tout le monde. Fais vite!

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent lorsqu'elle comprit où son mari voulait en venir, elle partit au pas de course, talonnée par l'un des soldats qui voulait aider. En ressortant de la cale, elle aperçut l'engin porteur de morts qui se dirigeait tout droit vers la ville, elle espérait que Sébastien et Lise aient pu atteindre le Bunker à temps. Elle venait de finir de distribuer les combinaisons à l'équipage quand elle entendit l'explosion, le champignon nucléaire commençait à se former au loin. Elle n'avait pas encore remis sa combinaison à Isaac. Elle courut à toute vitesse vers la cabine où elle trouva son mari ne portant qu'un masque à gaz.

— J'ai ta combinaison, vite, enfile-la!

— Pas le temps, j'essaye de nous sauver la vie.

C'en était assez. « C'est pour notre avenir », depuis le début il ne faisait que répéter cette phrase, elle regarda le soldat qui finissait d'enfiler sa combinaison et lui intima d'obliger son mari à être raisonnable, ce dernier attrapa Isaac qui se débattait comme un beau diable et essaya tant bien que de mal de lui enfiler la tenue antiradiation. Elle attrapa le gouvernail et pilota le navire.

— Merde, ça ne peut pas aller plus vite? demanda-t-elle au soldat.
— Non!, ça suffit mon vieux, c'est pour ton bien. Même si on l'a amélioré, ça reste un bateau de voyage, il est prévu pour aller vite, mais pas pour échapper à ça.
Le nuage de l'explosion approchait à grande vitesse, Cheyenne mit les moteurs à fond, mais le nuage les rattrapait dangereusement jusqu'à les engloutir. Le soleil fut alors complètement éclipsé et l'obscurité finit par les envahir. Heureusement pour eux, ils étaient suffisamment loin pour que le bateau résiste à la déflagration. Malheureusement, le compteur Geiger du tableau de bord émettait un cliquetis des plus inquiétants. Isaac qui avait fini par enfiler sa combinaison reprit le gouvernail.
— Bon, le pire est passé. Il demanda aux soldats de sortir, leur expliquant qu'il souhaitait être seul avec sa femme. Ceux-ci sortirent, le remerciant de les avoir sauvés. Bon, nous devrions être à une distance sécuritaire. Tout le monde a reçu sa combinaison?
— C'est mal ce qu'on a fait.
Isaac soupira, il s'attendait à ce genre de réaction, mais il comprenait seulement maintenant qu'il n'était pas prêt à l'entendre.
— Mon amour, ce que j'ai fait c'est…
— Pour notre avenir je sais, mais tous ces gens. Tu devais prévenir tes supérieurs et tu ne l'as pas fait, pourquoi?
Il hésita un moment avant de répondre. Il était convaincu d'avoir fait la bonne chose, mais la bonne chose n'était pas forcément la plus légère pour la conscience.
— Lorsque j'ai appris ce qui allait se passer, j'ai pensé à vous, à votre avenir, à nos enfants. Je ne voulais pas qu'ils vivent dans un bunker en attendant que les radiations disparaissent. Je voulais qu'ils aient une bonne vie, en liberté. J'ai donc fait un choix, j'ai préparé notre fuite et je n'ai prévenu personne.
— Pourquoi? Pourquoi tu ne les as pas prévenus avant de t'enfuir? Est-ce que tu as conscience du nombre de morts? De tous ces gens qui n'ont sûrement pas atteint le bunker parce qu'ils ignoraient ce qui allait arriver?

— J'ai dû choisir entre des milliers d'inconnus et les gens que j'aimais, si nous étions dans un conte j'aurais choisi de sauver les milliers d'inconnus, mais ce n'est pas le cas, alors traite-moi d'égoïste si tu veux, mais j'assume ce que j'ai fait.

Le bateau finit par sortir du nuage le baignant de nouveau dans la lumière du soleil, ils étaient désormais saufs. Isaac ouvrit un tiroir et en sortit une boite et une lettre, il tendit la lettre à Cheyenne et lui demanda d'aller vérifier si tout le monde allait bien. Elle attrapa brusquement le papier avant de partir. Juste avant de sortir elle se retourna et lui lança un « nous en parlerons plus tard » puis elle claqua la porte. Isaac ouvrit la boite et observa son contenu. Si je suis avec vous à notre arrivée, nous serons mis en prison pour mes actes. Il prit l'arme à feu et l'apposa contre sa tempe. Il avait bien pris soin de laisser toutes les indications dans la lettre, il espérait juste que ses proches allaient lui pardonner.

— J'ai fait ça pour votre avenir, pour que vous n'ayez pas à passer le restant de vos jours dans un bunker. Une larme coula sur sa joue et sa main tremblait. Je vous aime, dit-il avant d'appuyer sur la gâchette.

JUILLET
MÉLANIE MINIER, JONQUIÈRE

Je ne saurais dire depuis combien de temps j'étais assise à la table de la cuisine, mais j'avais eu le temps d'apercevoir les frêles rayons du soleil s'étioler lentement dans chacune des fenêtres de mon condo. Une sorte d'aura de poussière prenait possession de la pièce, allant jusqu'à parsemer de minuscules saillies lumineuses les feuilles rougies des arbres, dehors, rarissimes sur ce côté de la rue. Tout ce requiem silencieux disparaissait ensuite subitement, le temps d'atteindre une autre fenêtre, laissant les lieux sombres, presque lugubres. Arrivés près de la dernière fenêtre de devant, les rayons ont pris une teinte ambrée avant de sombrer définitivement, avalés par une nuit pleine de failles comme on en voit en ville, laissant place en quelques rares endroits à une noirceur capiteuse qui persiste.

Je tentais jusqu'alors de mettre de l'ordre dans mes vieux bouquins posés par piles sur la table de la cuisine, mais je n'arrivais qu'à tourner et tourner des pages ou encore à les fixer de longues minutes, immobiles et figées dans le temps. Peut-être parce que leur rectitude, dénuée de toute agitation, apaisait le désordre à la limite du chaos, dans ma tête. Et puis il y avait la tonne de courrier à ouvrir, aussi. Les premières lettres pendaient littéralement de la boîte postale, à moitié maintenues par le couvercle de métal, et c'est sans véritable intérêt que j'en avais décachetées quelques-unes, le jour de mon arrivée, juste après avoir posé mes sacs contre la porte. La première, la deuxième et la troisième provenaient de la compagnie de téléphone et de télé, qui menaçait de me débrancher si je ne communiquais pas avec eux dans les plus brefs délais. Un tas de conneries, en somme. J'avais balancé la pile sur la petite table en inox, située sous la fenêtre de la cuisine, j'avais laissé tout mon barda au premier, devant la grande porte, et j'avais entrepris le grand ménage de mes livres. C'était beaucoup plus important, il me semblait.

J'avais revu Antoine, aussi. On s'était vu un peu, les derniers mois. Rien d'officiel, surtout. Il passait quand il voulait, et je faisais la même chose. Sauf que moi, je ne passais pas souvent.

On aurait dit que la futilité de mes relations s'amusait à me sauter au visage, depuis que j'étais revenue; je ressentais un vide encombrant et sans cesse grandissant qui me laissait une sensation très désagréable, au creux de la poitrine. Chaque fois que ça m'arrivait, je maudissais cette stupide virée au tréfonds de mes origines qui avait permis à des traces du passé de s'imbriquer dans ce présent que j'avais patiemment constitué.

J'essayais de ne pas penser aux mots que mon frère avait prononcés; aux mots qu'il avait employés pour parler de la mort de notre père. C'était insensé, c'était… Ça ne pouvait pas être arrivé.

Et il y avait autre chose, aussi, que je n'arrivais pas à identifier. Le jour, je marchais dans les rues en quadrilatères et je cherchais les coloris flamboyants des feuilles des grands arbres avant la chute et je revenais dans une déconvenue flagrante, n'en trouvant que de petits exemplaires, chastes et ténus, à mille lieux des paysages pompeux et majestueux des deux baies. Je ressentais un peu la même chose à l'égard des gens, dont j'appréciais avant l'anonymat manifeste malgré les rues surpeuplées : je cherchais dans l'œil de l'un une pointe de connivence ou un regard familier, en dépit de l'absence de liens, et dans la voix d'un autre un mot de trop, une parole échappée gonflée d'exubérance ou une menterie aussi effrontée qu'exagérée. Je voulais de ces gens qui aiment et qui gueulent plus grand que le territoire, plus grand que le froid et l'espace démesurés.

Il y avait la solitude, aussi, dont je n'avais jamais vraiment eu conscience, ces dernières années. Je circulais sans la percevoir, non plus, insidieuse et agglutinée à toutes ces âmes sans noms dont l'histoire m'était inconnue. Elle ajoutait un poids sur mes épaules, une sorte de lourdeur qui passait sans doute inaperçue mais qui s'ajoutait à chacun de mes gestes, en plus des jours qui s'entassaient sur mon dos.

Je n'avais pas reparlé à mon frère, ni à Jean-Martin. Ni aux autres, ni même à Léo. Quand la roue infernale de mes pensées s'arrêtait sur son petit visage arrondi, j'avais la gorge qui se serrait si fort que je retournais classer mes livres dans la cuisine, en proie à une tristesse et un désarroi qu'avant je n'aurais jamais laissé émerger.

Je refaisais mes piles souvent.

Mais c'était le prix à payer, et je le savais mieux que quiconque. Je m'étais enfuie du chalet en pleine nuit, sans le dire à personne. Je n'avais rien trouvé d'autre à faire pour enrayer les mots de mon frère, qui me martelaient le crâne de plus en plus fort à mesure que cette maudite nuit avançait. Pour m'éloigner d'une série de flashs sordides, aussi, des images disparates du corps bleui de mon père, couvert d'eau de la baie.

J'étais partie à l'aube. La voix de mon père aussi s'était tue. Elle s'était désagrégée à mesure que je laissais les kilomètres s'entasser derrière, le soleil insolant brûlant à travers le pare-brise et me heurtant en plein visage. Je me faisais croire depuis des semaines que j'assurais; il y avait cette nouvelle job que je me trouverais bientôt, dans une de ces tours à bureaux du centre-ville, ce nouveau condo en construction dans cet énorme complexe ultramoderne que j'avais vu, en arrivant, et que je réserverais sous peu, le…

Bien-sûr, je savais que toutes ces chimères que je m'inventais ne me servaient plus à rien. Elles ne me leurraient même plus. Je m'ennuyais de tout : de la familiarité trop grande des deux femmes de l'épicerie et des ragots, rapportés trop vite, de l'exubérance étourdie de Wilfrid, qu'on oublie dès que son regard franc et bon se braque sur nous, d'Hervé, doux et posé malgré son vice alcoolisé, du froid qui me grugeait les os, même, et me gardait sous les épaisses couvertures, les longues nuits d'hiver qui n'en finissaient plus. Je m'ennuyais aussi des hommes qui parlaient trop fort et qui se racontaient d'une traite, sans faux-semblants, certains soirs au bistro, de l'odeur de musc permanente émanant des boisés, autour, des bordées de neige plus qu'enthousiastes qui me gardaient au lit, sous la couette, des oiseaux fantasques qui poussaient leurs cris aigus avant les autres, avant même que les premières poussières de l'aube ne s'amènent, de la pluie sur le toit de taule, qui me gardait somnolente, sur le divan orange, des après-midis remplis d'une chaleur accablante, sous les toits, du plancher de l'escalier de poupée qui craquent, du vieux piano de ma grand-mère, surtout. Et des yeux bleu-gris de Jean-Martin, aussi, mêlés de vie qui persiste, malgré tout, de ses effronteries, de ses silences ou de lui, je ne savais plus. Je ne me reconnaissais plus. Même mon frère et sa tête d'écervelé me manquaient : je m'ennuyais à en crever.

JOURNAL INTIME

JULIE-ANNE BÉGIN, CHICOUTIMI

Si seulement je pouvais tout te dire
Comme on parle à un journal intime
Tu saurais que je suis sous la torture
Que mon lit est désespérément vide
Malgré l'homme à mes côtés.
Tu saurais toute l'agressivité
Qui me donne envie de grogner
Comme une bête.
Pourtant je ne veux blesser personne
Mais c'est que ces hurlements emprisonnés dans mes poumons
Ils m'empoisonnent
Font de mon sang une lave étourdissante.

Tu saurais que mes mains
Se referment sur moi-même
À défaut de pouvoir t'empoigner,
Que je broie mes draps entre mes doigts
Car je ne peux pas agripper tes cheveux.
Tu saurais tout à propos
Du désespoir et du désir
Qui pour moi sont synonymes,
De la frustration qui m'embestialise
Si bien que parfois un grognement
Se niche dans ma gorge,
À la fois chatouillement et déchirure
    Ce n'est pas une façon de parler, je le sens vraiment.
Je voudrais hurler pour toi
Être louve.

Tu saurais que je suis folle
Malade
Que cette violence en moi est telle
Que tu ne reconnaîtrais plus la femme.
La dentelle, le nylon, le satin,
La douce peau blanche
Tout cela disparaîtrait.
Il ne resterait que mon essence brute
La chair, le sang

Et là encore ce n'est pas tout à fait ça
J'en perdrais toute ma grammaire
Je ne saurais plus écrire
Et ce poème n'existerait pas.

Si je pouvais te confesser
Tous mes crimes
Comme on dévide nos entrailles à un journal intime
Tu aurais peur peut-être.
Tu serais dégoûté
Par cette femme que tu crois divinité
Par ce ventre que tu vois maison
Par cette peau que tu touches robe blanche
Par ce corps que tu dis neige.
Jamais plus tu ne m'appellerais madame
Tu fuirais les sortilèges pour lesquels tu te soumets
Tu suturerais la morsure
Par laquelle je suis entrée.

C'est pourquoi je ne te raconterai pas
Ma sauvagerie.
Ne sais-tu pas que je suis
Plus animal que femme ?
Ne sais-tu pas que je te veux
Comme une bête en veut une autre ?
Comme un prédateur traque sa proie
Autant que comme la proie se cache de son prédateur ?
Ne sais-tu pas
Que la proie peut-être a faim elle aussi ?
Ne connais-tu pas le cannibalisme de l'amour
Mon désir tout maternel de te protéger
De te guérir, soigner, panser
Ainsi que mon désir cruel
De savourer ta jalousie
Et de te voir téter le réconfort à mon sein
Le réconfort à une souffrance
Que je t'ai moi-même causée ?
C'est toi, c'est toi, c'est de ta faute
Qu'est-ce que tu m'as fait ?
Qu'as-tu fait de la femme civilisée
Que j'étais ?

ÉCRIRE, POUR QUE VIENNE LA BEAUTÉ!

YVAN GIGUÈRE, SAGUENAY

Pour que jamais ne vienne la hargne, le mépris et la lâcheté des violences. Pour chasser toute idée de haine et de vengeance, il faut écrire.

Pour garder toujours plus grand le désir de se nommer tout en nommant l'être aimé. Pour que le souffle de l'autre nous parfume, nous ensorcelle et nous aide à mieux respirer. Pour donner un sens divin au mot aimer et des élans nouveaux à tous nos abandons, il faut écrire.

Écrire en lettres majuscules, sur les frontières qui nous divisent, le mot PAIX. Pour lui donner une chance de s'inscrire en faux sur les fils barbelés et sur les murs qui se dressent entre les peuples, il faut écrire.

Afin d'ouvrir l'espace de nos bras aux bras de la diversité humaine et pour offrir des ailes au mot fraternité, il faut écrire.

Devant les grandes noirceurs qui persistent et pour que vienne la plus singulière des clartés, au bout du long corridor du temps, il faut écrire.

Pour que le mot solidarité en soit un ouvert sur l'universel, afin qu'il puisse trouver preneur chez les humains de toutes races, de tous horizons, il faut écrire.

Sur nos sentiers battus et sur nos chemins de traverses. Sur le ciment des villes. Sur le bleu-vert des océans, il faut écrire.

Pour que se déploie la musique du chant du silence. Pour chanter le désir d'un sourire qu'on espère, il faut écrire.

Afin d'entonner un hymne vibrant à toutes ces femmes qui donnent la vie, à tous ces hommes qui les respectent et qui les aiment, il faut écrire.

Pour que vienne enfin l'égalité entre les sexes, entre tous ces êtres de chair, de souffles et de sang, il faut écrire.

Pour que la grande marche humaine en soit une qui laisse sur son passage les traces du renouveau de la Terre, il faut écrire.

Pour évoquer tout ce qui nous transporte, dans les élans de nos nuits folles et dans la ferveur de tous nos matins éblouissants, il faut écrire.

Pour que vienne la Beauté qui chemine en soi et qui ne demande qu'à éclore aux bouts des doigts, il faut écrire.

Concours de nouvelles
Prix littéraires
Damase-Potvin

MOT DU PRÉSIDENT

Cette 25e édition du Prix littéraire Damase-Potvin en est une de fête. Des feux d'artifice explosent ainsi dans les cieux du Saguenay–Lac-Saint-Jean.

Sur tout le territoire, nous fêtons la nouvelle et, plus largement, le plaisir de la création, de l'écriture et de la contrainte. Soyons fiers d'avoir un prix régional qui encourage à la fois sa jeune et moins jeune relève, mais aussi ses écrivains établis grâce à la catégorie Professionnelle. Nos lauréats de cette année et ceux des éditions passées ont su nous démontrer au fil des ans l'étendue de leur talent.

Enfin, j'aimerais remercier le département des Arts et Lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi de permettre aux finalistes et gagnants de compter à leur actif une publication prestigieuse dans la revue de création La Bonante. De plus, la participation grandissante au Prix littéraire Damase-Potvin cette année n'aurait pu être possible sans la participation active de la communauté. Soulignons donc ici la contribution des étudiants du cours de création littéraire de Gabriel Marcoux-Chabot à l'UQAC, mais aussi ceux des ateliers d'écriture offerts par les Écrivain·e·s de la Sagamie. Tous ensemble, nous transmettons notre passion des mots.

Champagne !

Et bonne lecture.

Keven Girard
Président
Prix littéraire Damase-Potvin

Catégorie professionnelle

Premier prix

Diffraction

Marjolaine Bouchard

— Ma tante, vous ne pourrez pas tout emporter. Ça ne tiendra jamais dans le petit appartement où vous logerez. On doit faire un tri, ne garder que l'essentiel.

Papa, ma grand-tante Angélique et grand-maman discutaient de la définition de l'essentiel. Très terre-à-terre, papa faisait preuve d'un esprit plus pratique que rhétorique. Moi, je furetais partout dans cette maison centenaire au charme d'antan et qui avait vu naître mes ancêtres. Au terme de mon exploration, au salon, planté devant une armoire en acajou aux portes bombées et vitrées, j'ai découvert une série de figurines de cristal finement taillées, comme dans du diamant. Elles scintillaient dans la lumière projetée par deux ampoules fixées à l'intérieur du meuble, une dans chaque coin. J'étais fasciné par la dispersion des couleurs à travers les prismes et la réflexion sur les miroirs du fond où le reflet d'un garçon de neuf ans, ravi, me souriait.

— Regarde papa, regarde, c'est magique ! Ça multiplie des arcs-en-ciel à l'infini.

Mon père a jeté un œil rapide, pressé qu'il était de boucler la mise en boîte.

— C'est la décomposition de la lumière, a-t-il simplement remarqué. Des spectres. Allez, dépêche-toi de mettre tout ça dans ce carton que tu placeras dans le coin du salon, avec les choses inutiles. Après, emballe la vaisselle.

Des spectres. Quels jolis fantômes ! En contemplant ce phénomène, j'imaginais le Paradis et tous les êtres de l'éther rayonnant de pareils éclats. L'illustration du ciel dans notre Grand Catéchisme en images perdait au change : imprimée en

noir et blanc, elle ne pouvait rendre la brillance et le chatoiement de ces couleurs lumineuses. Le Paradis devait plutôt ressembler à cette armoire, avec les âmes flottant dans la lumière blanche divine, irradiant à leur tour ces rayons multicolores. Merveilleux spectres. Pendant de longues minutes encore, je les ai contemplés, modifiant minimalement ma position, inclinant la tête, courbant l'échine, j'ai admiré ce miracle, changeant d'angle pour inventer les variations de couleurs. Je ne pouvais me résoudre à les toucher. Je suis allé dans le corridor.

Plongée elle aussi dans des réflexions et, sans trop s'occuper de moi, ma grand-tante Angélique argumentait avec mon père en arpentant les pièces.

— Je ne peux pas. J'aime ces objets et j'ai l'impression de les trahir.

Cachant sans la cacher vraiment une ironie pas méchante, juste pour signifier une évidence, papa désignait tour à tour un candélabre sur un guéridon à quatre pieds dont le dessus représentait une série de formes cassées, un ensemble de bougeoirs en étain et un autre en faïence.

— Ma tante, on ne s'éclaire plus avec ça.

Elle ne lui souriait pas. Papa n'a pas réussi à la convaincre et l'aide de grand-maman a été requise.

Pendant que j'enveloppais les tasses et les assiettes de papier journal, j'entendais des reniflements dans la chambre où les deux femmes conversaient. J'ai cessé les bruits de chiffonnage et me suis approché de la porte pour mieux écouter. C'était calme comme dans une église ou une bibliothèque sur le point de fermer. Ma grand-tante parlait tout bas, comme auprès d'un mort. Grand-maman tentait de la ramener sur un territoire qu'on appelle la raison.

— C'est que du matériel, Angélique. Qu'est-ce que tu feras de tes bibelots d'Espagne, de tes vases de Chine et de tes poupées de porcelaine ? Tu sais bien qu'on n'emporte rien de l'autre bord.

— Mais je ne suis pas morte, justement. Je m'en vais dans un foyer. Ces souvenirs sont toute ma raison d'être.

— Dégraisse, chère, dégraisse. Garde juste ce qu'il faut pour le quotidien, pour ta nouvelle vie. Pense aux paroles de Jésus quand il nous conseille de regarder les oiseaux du ciel : « ils ne

sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent rien dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. »

Tante Angélique s'est mouchée puis, à regret, elle a concédé que, finalement, elle ferait le sacrifice de ses souvenirs chéris ; autant de petits deuils. Elles ont entrepris la répartition des choses et les terribles condamnations. Une foire aux enchères, à l'envers.

Pendant que les deux femmes triaient l'inventaire à l'étage et que papa épurait la cave, je me suis empressé d'emballer la collection de cristal dans du papier de soie.

Lorsque les vingt-cinq boîtes sont parties pour la Saint-Vincent-de-Paul, tante Angélique pleurait encore. Je lui ai tendu un kleenex. Je me mettais à sa place : abandonner mes jouets, même les moins précieux, même les plus banals, j'en aurais éprouvé un chagrin terrible : mon Mécano, mon G.I. Joe, mon hockey sur table, même mon vieux Mille bornes, je ne me concevais pas sans eux.

Avant de partir, j'ai fait le tour de la maison avec elle : un jardin maintenant famélique. Tante Angélique tenait mon kleenex près de son visage. En l'embrassant, je lui ai soufflé à l'oreille :

— J'ai sauvé vos spectres. Ils attendent dans la boîte marquée papier de toilette.

Mention spéciale

Au naturel

Julie Boulianne

Depuis septembre, j'attends ses mails comme s'il y avait urgence de vivre. Je réponds avec empressement, car Max est avide de mots. On clavarde des heures et je sens les papillons m'envahir quand j'entends sa sonnerie. Il m'a complimenté sur les rideaux de dentelle roses de ma chambre. C'est rare quelqu'un qui prête attention aux détails. J'ai hâte de le voir en chair et en os. Il a passé les fêtes dans sa famille et moi dans la mienne. C'était pénible.

On a les mêmes goûts; la poutine, les séries fantastiques et chaque jour on découvre de nouvelles choses à partager. Il étudie à Québec pour devenir scénariste, moi c'est le jeu qui m'intéresse. Depuis qu'il m'a proposé de m'inscrire à l'université qu'il fréquente à la session prochaine, je nous vois déjà sur la scène du Grand théâtre.

Il revient parfois chez lui à Sainte-Rose-du-Nord, mais de La Baie, avec les parents, l'école, le travail et les cours de danse, ça me semble très loin et ma patience est mise à rude épreuve. Le froid de janvier me mord au moment où Max me suggère de venir passer une fin de semaine au chalet. Les étoiles s'alignent enfin. Avant de m'évanouir, j'accepte. C'est davantage un défi qu'une invitation. Je dois goûter sa poutine préférée. La leur est, paraît-il, exceptionnelle. La nôtre ne lui arrive pas à la cheville. Je n'ai pas dormi de la semaine.

— Surprise! Je suis là.

En vraie personne, son corps me semble plus développé que sur l'écran de mon téléphone. Il est vraiment beau même si son visage et ses gestes cachent mal sa gêne devant moi. J'avoue que je ne suis pas mieux, mes paroles s'emmêlent autant que mon foulard. Je pense que lui aussi trouve ça déstabilisant une *date* de la sorte. Manquer de naturel est ma hantise.

Son père n'est pas très bavard. Alors, dès mon arrivée on ne s'éternise pas sur le tapis. Nous avons hâte d'être fixés sur le menu. Sa mère tient le resto et nous sert généreusement. On mange face à face en se dévisageant l'air complice comme si on avait quinze ans. Il a raison, sa poutine est la meilleure. Les frites ne sont ni graisseuses ni trop raides. Le fromage, en petits grains, ne coule pas en fondant. Avant de partir, je donne un dix sur dix à l'accueil de la cuisinière, qui ne me fait pas payer.

— Salut m'man! Merci! lui envoie Max désinvolte

— Soyez prudents! répond-elle sur un ton rassurant.

L'après-midi est déjà avancé. Max semble impatient de partir en motoneige. Avec la promesse de ne pas me laisser loin derrière, Max ouvre la voie. Après de longues minutes à voir défiler des troncs grisâtres, sa motoneige bifurque et quitte la piste damée. Une fine couche de poudreuse s'élève dans son sillage, je vois de moins en moins bien les reliefs. On est rendu loin dans le bois et je ne connais rien à la géographie des lieux. Je crie, j'ai peur de m'enliser. Avec le bruit du moteur, Max n'entend rien.

Tout à coup, il met un genou sur le siège et s'assure que je suis encore là. Il pointe devant. À travers les arbres sombres chargés de neige, la pente mène à une clairière bleutée; un lac gelé. C'est féérique. Son allure diminue, puis sa machine s'arrête près d'un chalet en bois rond. Ses yeux m'apparaissent encore plus brillants lorsqu'il relève sa visière.

— T'as froid?

— Non! Pas vraiment.

Une clé est cachée dans la corde de bois.

— C'est votre chalet?

— Non! Celui d'un ami.

L'effet est saisissant.

— Est-ce qu'on devrait revenir avant qu'il ne fasse noir?

— Ça t'inquiète de passer la nuit ici avec moi?

Je souris bêtement. J'aurai vingt ans bientôt et mes parents me croient chez des amis pour des travaux scolaires. De toute façon, ce que je fais ne regarde personne.

— Et si quelqu'un arrive?

— Ici! Aucune chance.

— C'est rassurant! Avoue que ce serait bizarre de se faire prendre à squatter un chalet…

Nous rions et jouons dans la neige avant de rentrer nos bagages. Max n'a rien laissé au hasard, il est si sûr de lui. Cette sortie est l'occasion de se rapprocher et je me sens comme dans un *pyjama party* entre copines alors qu'il allume un feu dans l'âtre.

— Tu les as apportées?
— J'en ai plusieurs, de toutes les couleurs.
— Tu te changes?
— Maintenant?
— Un jour ou l'autre, il faudra bien se lancer.

C'est un peu gênant et tellement vivifiant en même temps.

— D'accord! Je monte.

Après des mois à l'attendre, mon regard s'est attaché au sien. Le feu réchauffant l'atmosphère, je retire mes bas de laine, notre musique envahit l'espace jusqu'à la mezzanine où j'avais déposé mon sac. J'enfile rapidement sa robe préférée et les talons. Au début, je descends l'escalier d'un pas maladroit, puis son sourire m'encourage à rythmer ma démarche.

Lui aussi s'est habillé, on se complimente et ce n'est plus du jeu. Nous buvons un verre, puis deux. Nous sommes heureux. Notre rendez-vous s'annonce électrisant. Il a prévu un menu tout simple; quatre sachets lyophilisés, suffit d'ajouter de l'eau, on se croirait parti pour la lune.

Dehors, la nuit se charge de flocons. À l'intérieur, l'ambiance est feutrée, les flammes font danser des ombres sur les murs, j'oublie tout et laisse tomber les masques. J'aimerais lui lancer une réplique de film pour l'impressionner, mais aucune ne me vient. Je touche simplement sa main. En retour, il me caresse la joue.

Nous échangeons un baiser au-dessus des restes du repas.

On abandonne tout sur la table. À présent, il n'y a plus d'ambigüités. Avec confiance, je prends les devants. Auprès de lui, je n'ai plus rien à justifier. Je sors l'artillerie lourde pour que ce soit inoubliable : le maquillage, le vernis à ongles, les faux cils, les paillettes et nous laissons place à notre créativité.

— T'es vraiment beau Nico, qu'il me dit.
— Et toi, Max… Tes épaules sont délicieusement féminines dans ce décolleté.
— Soyons fous alors!
— À nous Broadway!

Catégorie adulte

Premier prix

Elle s'appelait Zaharah

Mélanie Minier

Il a volé ses photos. Son fils; son propre fils a fouillé dans la vieille armoire dépeinturée coincée entre la fournaise et la poutre de soutènement et en a extrait les images en noir et blanc, lui qui a pourtant horreur de descendre dans le caveau.
J'aurais dû détruire le contenu de cette maudite armoire, se dit Joseph en remontant sur le palier. Il l'avait refermée en même temps que son passé et tâchait de ne plus y songer, mais le pin noueux s'avérait poreux : les images suintaient, au travers des cadrages usés.
Faut pas lui en vouloir, à Léon, dit Mariette, prostrée devant l'évier. C'est pour l'école. Cette après-midi, les enfants doivent présenter leur père. Le métier de leur père.
Joseph empoigne sa veste, son paquet de cigarettes et quitte le logement. La clé dans le contact de la grosse Ford, il décapsule une Labatt 50, dénichée sous le siège passager, puis en boit une longue gorgée avant d'embrayer.

Joseph a toujours adoré la photographie. Il a même emporté dans ses bagages un authentique Kodak Retina, quand il est parti là-bas. Le soir, dans les camps de l'armée, il prenait des photos. Il avait même réussi à actionner son appareil en plein jour, avant et après une attaque particulièrement meurtrière à Falaise, en Normandie. C'est une fois revenu qu'il s'est souvenu de la petite, au milieu des décombres et des blocs de ciment éclatés. Sur les premiers clichés, la petite est debout, devant une maison éventrée, et elle fixe l'objectif. Sur les deux derniers… Là-bas, il

avait réussi à faire disparaître les dernières images de sa mémoire, l'horreur sans nom des membres écartelés, mais ici…
Je savais pas qu'elle était là, la petite… Je le savais pas…
Les nazis avaient encerclé le village pendant la nuit.

La Ford s'immobilise aux lumières, près du magasin général. Joseph ferme les yeux en les plissant jusqu'à ce que la douleur lui brûle les paupières, puis les rouvre au moment où le sang éclabousse le pare-brise de la voiture. Il actionne les essuie-glaces et c'est à ce moment que son regard se fige sur un homme qui vient de chuter, de l'autre côté de la rue. Robert. Luke, à quelques pas derrière, se précipite vers lui, s'accroupit et le tire jusqu'à la première voiture, à cent mètres sur la droite. Les balles sifflent. Joseph regarde Robert et Luke s'adosser à la tôle. Leurs mouvements sont saccadés. Robert porte la main à sa cuisse. Le sang gicle entre ses doigts.
La Ford ne résiste pas à l'assaut du sang qui pénètre dans l'habitacle. Joseph le sent couler dans son dos. Il appuie sur l'accélérateur, mais les pneus de la Ford sont embourbés. Le son d'une sirène se fait entendre. Où est Robert? Et puis Luke? Vite, ils approchent.

La voiture derrière celle de Joseph s'impatiente : les coups de klaxon fusent. La rue principale se matérialise de nouveau devant lui. Il remarque que ses mains sont crispées sur la poignée de la portière. Ses jointures sont blanches et veinurées.
Tandis qu'il tente de reprendre son souffle, il repense à son fils, son fils qui ne l'a jamais vu garagiste ni soldat. Six ans maintenant que la guerre est finie, et tout ce qu'il sait faire est de se traîner les pieds entre le salon et la chambre à coucher. Il ne s'est même pas porté volontaire, en 1944 : il avait fallu que le premier ministre établisse la conscription obligatoire pour qu'il daigne se montrer courageux… Et quel courage! Il avait mangé de la viande avariée à pleines mains directement de la poubelle du boucher Boily pour éviter de s'enrôler. Il avait à son grand malheur vomi durant la nuit et réussi haut la main les examens de santé de l'armée, le lendemain matin. Un pea soup… voilà le personnage ignoble qu'il était.
Quel métier allait bien pouvoir lui inventer Léon devant ses camarades? Devant le fils de Conrad Mercier, maire de la ville,

ou devant celui de Roch Beaulieu, principal contracteur du sanatorium, sur la pointe à l'est de la ville? Et le fils de Théophile Fréchette, lui, quel âge avait-il, à présent?

Le garçon doit avoir quatorze ans. Il se tient la tête baissée, les yeux exorbités, tandis que Bruder serre ses mains autour de son cou. Bruder s'écarte du garçon et le désigne de ses bras tendus : Let's Go, Bouchard! qu'il se met à hurler avec son accent anglais, KILL HIM! KILL HIM NOW!
Joseph tient son arme pointée sur le garçon. Un liquide chaud se répand sur sa cuisse. Il retire en tremblant son œil du viseur. Bruder fait éclater la tête du garçon.
Pea soup !!! Not even able to kill a nazi!

Les coups de klaxon ramènent Joseph dans l'habitacle de la vieille Ford. Il redémarre en trombe et se retrouve bientôt à monter les escaliers de l'école Général Vanier.
Il s'arrête à chacune des fenêtres des petites portes bleues. Son cœur bat dans ses tempes. Il reconnaît tout à coup le petit Beaulieu. Il saisit la poignée dans un mouvement brusque, mais se ravise : son fils, du fond de la classe, remonte une allée, l'enveloppe des photos dans les mains.
Léon sort les photos de l'enveloppe puis en exhibe une bien haut, au-dessus de sa tête.
— Moi, mon père, il va sauver des enfants comme cette petite fille-là très très loin quand il y a la guerre.
Quelqu'un ouvre la porte de la classe et emmène Joseph : une femme. Joseph porte les mains à son torse, puis touche sa ceinture. Il ne porte pas ses habits de l'armée, n'a aucune arme pour assurer sa sécurité. Le voilà qui se tient debout, sans artifices, dans un t-shirt blanc délavé, devant un groupe de soldats prêts à charger. Tout à coup, la petite fille; la petite fille! vient vers lui, ses immenses yeux noirs plongés dans les siens.

La petite fille lui sourit et lui tend la main.

Deuxième prix

Qui suis-je ?

Marie Lévesque

J'avais pris une bonne bouffée d'air avant d'entrer. J'étais confiante comme une coureuse qui commence un marathon au sommet de sa forme. Je m'étais assise par terre, les genoux recroquevillés sur mon ventre. J'avais mal à la hanche droite, mais je ne pouvais pas bouger de peur de m'appuyer trop sur un de mes voisins. Après une vingtaine de minutes, j'étouffais déjà. J'avais l'impression que ma langue était devenue du cuir. Elle collait partout sur mon palais, mes joues, dans le fond de ma gorge. À chaque bouffée, c'était comme si je respirais l'air chaud d'un four quand on ouvre la porte trop sec. J'étais contrainte là pour quelques heures encore et je ne voulais pas trop y penser. De toute manière, on savait tous que ça allait être une dure épreuve et puis on attendait ce moment depuis tellement longtemps.

« Mais qu'est-ce que je fais ici? » Je me suis posé cette question presqu'en continu. Je perdais tranquillement le contrôle de mon esprit. Je réalisais que tout avait commencé à la mort de René. C'était mon père. Je l'appelais par son prénom parce qu'il était un homme comme ça, froid. J'avais 26 ans quand il est décédé et je réalisais qu'il était plus vivant, mort, que vivant. Je m'étais promis de ne jamais finir comme lui. J'avais lu tout ce que je pouvais sur la vie, l'humain, l'esprit. J'avais assisté à des dizaines de conférences, visionné des centaines de vidéos. J'avais toujours au début le sentiment euphorique d'avoir trouvé LA réponse à ma question. Comme une boulimique, je consommais, j'apprenais, j'essayais, j'échouais, je vomissais. Je me vidais à force de me remplir.

Assise au milieu de tous ces gens, ma nausée s'intensifiait. Le dos de Jeanne s'appuyait presque sur mes genoux. C'était sa troisième fois ici, ça me rassurait un peu. J'avais l'impression de

porter un chapeau très lourd qui me serrait tout autour de la tête. Mes poumons comme deux raisins secs n'étaient plus capables de gonfler à leurs maximums. Je ne les avais jamais vraiment ressentis et j'étais surprise de voir la douleur augmenter à chaque inspiration. Je m'imaginais être un bébé qui prend son premier souffle. J'étais sur le point de renaître. C'était ce qu'il m'avait promis.

J'avais au cou le collier protecteur qu'il m'avait donné. Il m'avait révélé le jour de notre rencontre que son nom réel était Sirius, l'étoile la plus brillante. Camil était son prénom terrien. J'avais assisté à une de ses conférences dans la matinée. Les yeux pâles, une quarantaine d'années, les mains et les épaules larges, on aurait dit qu'une légère lumière émanait de son corps. Je l'avais croisé par hasard dans un café près de chez moi. Il s'était assis à ma table, car il avait vu quelque chose en moi de spécial. On avait discuté longuement et j'étais fascinée par les mots qui sortaient de sa bouche, ils semblaient plus vrais que toute ma propre vie. Après m'avoir expliqué son parcours, il m'avait regardé droit dans les yeux et m'avait demandé « Toi, qui es-tu? » J'existais pour la première fois avec lui. Je suis devenue Elia ou étincelle de soleil. On était complémentaires. Le groupe m'avait acceptée dès mon arrivée. Sirius était là pour nous accompagner sur le chemin de la vie en nous apprenant à manger, à utiliser les runes, les pierres, à purifier notre esprit et à éliminer notre ego par la méditation et la discipline. Dans ses yeux verts, on percevait la clarté et la promesse d'une vérité que lui seul pouvait nous transmettre. Il savait ce qu'il y avait après la mort et quand les anges parlaient à travers lui on pouvait percevoir dans sa voix leurs souffles. Je pleurais à chaque fois. Il avait été choisi sans le vouloir et c'était une lourde responsabilité.

Dans le jardin derrière chez lui il nous avait annoncé que nous étions prêts pour l'ultime étape, celle que j'étais en train de vivre. Dans cette petite pièce, la fierté et l'amour que j'avais ressentis à ce moment se transformaient lentement en haine viscérale au rythme de la chaleur qui montait. Je ne voyais rien à plus d'un mètre et j'entendais des cris de douleur s'élever de plus en plus fort. Il nous avait répété que c'était le jour le plus important de notre vie, celui de notre mort, celle de notre ego. Le jour où nous

allions naître de nouveau. Je devais vaincre la panique et ma colère. Jeanne sifflait en respirant et je sentais son dos s'appuyer un peu plus sur mes genoux. « Jeanne? » Elle ne répondait plus. J'avais crié pour dire qu'elle n'allait pas bien. Sirius me rassurait derrière la toile; Jeanne savait ce qu'elle faisait. Elle balançait son corps d'avant vers l'arrière rapidement en toussant faiblement. J'avais les yeux collés et l'impression que ma peau craquait comme un serpent qui mue. Je n'entendais presque plus les gémissements de douleur des autres qui m'entouraient. Je vomissais sur mes jambes sans même avoir la force de me pencher. Il nous répétait qu'on devait continuer, que c'était la clé. Je m'étais rendu compte que Jeanne était tombée sur le côté et je ne savais pas depuis combien de temps. Tout était flou. Je ne sentais plus son souffle avec ma main sous son nez. Je hurlais tellement qu'ils ont ouvert la porte. J'avais eu l'impression d'être aspirée vers l'extérieur. Jeanne convulsait sur le sable et sa peau était brûlante. J'entendais le bruit sourd de l'ambulance qui arrivait à travers les cris et les pleurs. Jeanne était blanche et raide quand ils l'ont emmenée. Sirius n'était déjà plus là.

Je n'ai plus aucun souvenir du reste.

Je suis à l'hôpital depuis 3 jours.

Les policiers m'ont rendu visite ce matin. On a enfermé Sirius.

Jeanne est morte, cuite selon son médecin. Mon docteur vient de partir. Il dit que je suis chanceuse d'être encore là et que j'aurai besoin d'aide psychologique.

Il n'a rien compris.

Jeanne aurait dû être mieux avisée, il ne fallait pas faire le rituel 3 fois dans le même cycle de lune.

Sirius nous avait pourtant prévenus.

Troisième prix

Enfirouapée pas à peu près!

Jean-Pierre Deschênes

Un regard à sa montre : 8 h 30. Le temps file à vitesse grand V. Il reste une heure avant le départ du supersonique. Une obligation de dernière minute. Pas le temps de traîner. Elle paye comptant.

« Merci. » « Bienvenue. » Elle claque la porte du taxi, court dans l'escalier, fonce essoufflée dans le corridor de l'université. Ha! ha! haletante, elle contrôle sa respiration dans l'ascenseur qui sonne enfin.

Dans un dernier élan, elle franchit en coup de vent la porte entrouverte de la salle de réunion. Ça sent les parfums du matin. Souriante, sûre d'elle, la doyenne tourne le visage vers les participants qu'elle salue en prenant place. Les quatre juré·e·s du Comité d'appel se lèvent respectueusement. Engageante, elle implore : « Assoyez-vous, voyons. » Elle empoigne le lutrin qu'elle aperçoit et le pose devant elle. Elle jouera debout son rôle de présidente du jury.

En fait, un vol nolisé bondé d'enseignants conduira ceux-ci de Québec à Paris, où la doyenne devra prononcer une conférence sur les effets de la littérature moderne dans la vie réelle des gens au XXIe siècle.

Encore quinze minutes à la nouvelle doyenne qui, en cas d'égalité, devra exercer son vote prépondérant. Eh oui! Les membres du Comité s'étaient partagé également la décision de pénaliser ou d'affranchir un maîtrisard suspecté de plagiat. Celui-ci attendait un verdict favorable en vue d'un poste de professeur de création littéraire dans une université prestigieuse où il pourrait simultanément s'inscrire au doctorat.

Consciente du jugement qui pèserait lourd sur l'avenir de l'étudiant, la doyenne doit départager les arguments des quatre professeur·e·s qui ont examiné le récit sous tous ses angles, prétendent-ils. De facto, deux juré·e·s défendent l'acquittement en misant sur la qualité et l'originalité de la nouvelle. D'ailleurs, sans la plainte survenue en fin de parcours, la note A+ lui aurait été accordée. Quant aux deux adeptes du verdict plagiat, ceux-ci, intuitivement, prétendent percevoir une forte impression de déjà-vu.

Mais désirant éviter un nouveau compte égal obligeant son vote, la doyenne veut réchauffer les esprits du groupe avant la décision finale. Ainsi, elle tente une dernière fois le destin en résumant le récit litigieux. Le temps s'écoule. Avec panache elle dit ceci.

« C'est l'histoire de deux amies inséparables depuis la naissance. Azélie et Marilou vivent sans secret, se complètent par leurs qualités respectives. Ainsi, Azélie, amatrice de sports, montre des talents de meneuse. Athlète de haut niveau, elle fonde une entreprise tout en étudiant la gestion. Tandis que Marilou, femme de cœur, artiste sensible et sentimentale, excelle comme professeure de danse. Aucune entrave ne peut déconnecter les deux amies qui se prodiguent une confiance inébranlable. Elles sont d'ailleurs reconnues de leur entourage comme l'exemple parfait de l'amitié.

Or, un jour, Marilou tombe amoureuse et, ainsi enflammée, se marie au magnifique Grégoire, artiste peintre, féru de nature et de beautés idylliques. Il découvre en sa dulcinée les qualités idéales de sensibilité de corps et d'esprit qu'il n'aurait jamais cru voir de son vivant tant ses exigences étaient élevées. Ce mariage n'empêche nullement Azélie et Marilou de rester les meilleures amies du monde, profitant aussi souvent que possible, plus d'une fois la semaine, de leur bon voisinage à trois, ce qui, sans embûche, plait tout naturellement à Grégoire, croyant aux vertus de l'amitié et qui n'a d'yeux que pour le bien-être de son épouse.

Mais, croyant à peine à tant de félicité, Marilou désire vérifier la profondeur de l'engagement amoureux de Grégoire, cherchant à savoir s'il l'aime autant qu'elle-même. Elle supplie donc Azélie

de vérifier la probité de son mari en tentant de le séduire. – Oui, elle prend ce risque. – Que devinez-vous qu'il arrivât ? Azélie, après plusieurs vaines tentatives qu'elle raconte assidument à son amie de toujours, finit non seulement par conquérir le beau mâle après une séance de poses artistiques, mais en devient à son tour totalement amoureuse. Commence alors une double vie de mensonges pendant que Marilou toujours confiante, à la fois artisane et victime de ce quiproquo, gobe les subterfuges de sa belle amie, elle-même aveuglée par les artifices imaginés par le nouveau duo libertin. Seul le chantage d'un témoin gênant viendra mettre une fin tragique à ce fol amour… Je vous fais grâce des détails qui conduiront Marilou à de l'automutilation et à une schizophrénie fatale. »

Son résumé terminé, la doyenne demande une dernière fois au groupe de professeur·e·s s'ils perçoivent ou non du plagiat dans le récit présenté. Sa montre indique 8 h 50. Mais, chaque faction demeure sur sa position première. Quant à la doyenne, pressée par les signes de son adjointe qu'elle perçoit à la fenêtre de la porte, indiquant un départ imminent vers l'aéroport, zippant son porte-documents, tranche ainsi :

« En vertu des pouvoirs et responsabilités qui me sont dévolus, devant l'égalité qui persiste entre vous, j'accorde le bénéfice du doute à l'étudiant qui a produit cette œuvre. Cette décision prend effet immédiatement. Que l'étudiant en soit informé dès que possible pour qu'il puisse bénéficier de son offre d'emploi. »

Attendue à l'aéroport tout juste avant l'heure limite, la doyenne franchit avec un stress certain les dernières barrières de l'aérogare, entre dans la carlingue où elle retrouve enfin ses collègues qui l'applaudissent généreusement… Elle raconte tout bonnement à un professeur émérite la difficile décision qui a causé son arrivée de dernière minute.

Celui-ci, les yeux écarquillés, déclare, estomaqué, contrefait : « Mais on dirait bien que vous n'avez pas reconnu le chapitre 33 de Don Quichotte! Voyons madame, c'est la même histoire! L'artifice de votre étudiant a consisté à inverser les sexes et à moderniser un peu le récit : c'est Anselme qui demande à son

meilleur ami Lothaire de séduire sa femme Camille pour éprouver sa vertu! [Découragé, il ajoute ceci] J'espère au moins que vous savez qui est Dulcinée. Non mais qu'est-ce qu'on enseigne aujourd'hui dans ces belles universités!?

La doyenne s'exclame ahurie : « Ah! Le p'tit crisse, il nous a enfirouapés pas à peu près! »

Catégorie jeune adulte

Premier prix

Encre chaude

Philippe Dufresne

J'ai longtemps entretenu le fantasme interdit de sentir mes os craquer sous la force étouffante d'une étreinte adhésive. Jusqu'à ce soir, ma vie n'avait été qu'un long roman-feuilleton griffonné d'une prose insipide. Par docilité sociale, je m'étais toujours méfiée de ces plaisirs qui ne peuvent prendre corps que dans la profondeur des abysses, là où se terrent les formes floues et imperceptibles qui esquissent les secrets de la vie humaine à l'encre fluorescente. Je sais que je devrais m'en vouloir de ce que j'ai fait ; pourtant, je ne peux éviter de me dire qu'Ève devait se sentir plus vivante que jamais lorsqu'elle est tombée du jardin d'Éden. Ma véritable honte s'enracine plutôt dans le déni avec lequel je me suis étouffée durant plus de vingt ans pour me préserver des impulsions de mon subconscient, comme si ma nature propre était une menace proférée contre ma dignité.

Tout ceci commençait déjà à prendre forme il y a quelques semaines, alors que j'occupais un nouvel emploi de concierge qui me tenait éveillée cinq nuits par semaine pour aller improviser quelques pas de danse maladroits avec une serpillère. J'étais justement en train de regarder passivement la frange de coton dessiner de larges sillons d'eau savonneuse sur le carrelage lorsque j'ai entendu comme un mouvement aquatique dans la salle adjacente. L'incongruence du bruit me rendait perplexe, si bien que j'ai aussitôt réattelé ma serpillère à mon chariot d'entretien pour aller jeter un coup d'œil. La pièce en question était une vaste salle plongée dans une pénombre onirique par un éclairage tamisé, déchirée en son centre par un large bassin ouvert dans lequel un nageur était en pleine performance. Sa

vue m'a suspendue au plafond par la colonne vertébrale en m'entravant dans une sorte de torpeur hypnotique. Loin de trouver sa présence étonnante, j'étais plutôt obnubilée par les mouvements imbibés d'une ondulation fluide que renvoyait la souplesse de ses membres. À le voir s'épanouir avec autant de synchronisme, on aurait juré que son corps avait la même consistance que l'eau du bassin. Mon cerveau avait glissé sous une cascade, et soudain j'ai eu envie de le rejoindre et de fusionner avec lui, comme si la créature ensevelie sous mon épiderme devait s'unir à ce danseur d'eau pour échapper à mon refoulement. À cet instant, il a tourné sa tête vers moi et ses yeux vitreux ont envoyé une gifle à mon regard. Ma conscience court-circuitée, j'ai bafouillé quelques paroles épileptiques, puis je me suis propulsée vers la sortie dans la honte de mon propre voyeurisme.

J'ai passé les jours suivants écrasée devant l'omnipotence de Netflix. Le soir, j'arrivais au travail avec une barre de fer dans l'œsophage, ma tête comparable à une télévision embrouillée sous une tempête de neige. J'évitais autant que possible de circuler près de la salle du nageur ; seulement, les exigences de mon travail me ramenant constamment dans les environs, je pouvais clairement entendre le clapotis de ses danses aquatiques. J'avais beau bâillonner mes impulsions pour me dissimuler mon vice, l'eau excitait ma tentation par une invitation constante à retourner m'extasier devant le mouvement fantasmagorique engendré par le maître du bassin. Un soir, j'ai fini par craquer. Juste un coup d'œil par l'entrebâillement, me suis-je dit pour ravaler ma culpabilité. Évidemment, ce bref coup d'œil s'est révélé être une longue contemplation dépravée du spectacle en cours, et j'ai passé une bonne partie de mon quart de travail à m'efforcer de contenir les élans charnels qui traversaient ma poitrine, une timide goutte de sueur épinglée au nord-est de mon front.

Par la force des choses, j'ai vite pris l'habitude de déroger de mes tâches d'entretien pour me complaire devant ce corps élastique. Après quelques soirs, j'ai même poussé l'audace jusqu'à m'introduire dans la pièce pour admirer sa prestation depuis le confort de l'obscurité. Étendue à même le plancher, j'imaginais les scénarios les plus insolites. Je gémissais de plaisir en me

figurant la frénésie qui nous accaparerait s'il me venait le courage de me jeter avec lui dans le bassin, et éventuellement je ne prenais même plus la peine de me cacher, nos mouvements respectifs orchestrés comme une offrande au regard de l'autre. J'ai laissé la tension s'attiser jusqu'à ce soir, lorsque d'un geste insistant il m'a clairement invitée à venir le rejoindre. Figée sur place, j'avais l'impression que son bras allait s'allonger pour m'agripper par le plexus solaire. Sur les murs de la pièce irradiait mon désir de me dissoudre en une composante symbiotique de son univers liquide. Cette sensation, je l'avais déjà éprouvée auparavant lorsqu'adolescente, je découvrais le monde océanique des estampes japonaises. J'étais une jeune fille assez marginale à l'époque et mon comportement se teintait de tendances autodestructrices, mais j'avais trouvé une forme de démesure dans l'art nippon qui donnait un peu de sens à ma solitude. Il y avait une œuvre toute particulière qui me fascinait plus que les autres, au point de me procurer cette même exaltation que j'éprouvais devant le bassin. J'en étais si obsédée qu'en moins de temps qu'il n'en faut pour réfléchir, je me suis retrouvée en plein exposé oral d'arts plastiques à expliquer devant ma classe ce qui me passionnait tant avec cette estampe. Il semblerait que je n'aie pas su transmettre mon émotion de manière efficace, compte tenu des moqueries sadiques dont j'ai dû faire les frais avec, en extra, une étiquette de désaxée placardée sur le visage. Face à l'humiliation, il m'a fallu me persuader que ma passion pour les estampes était stupide et m'aliéner dans un comportement dépourvu d'excentricité. Pour me libérer de la honte, je suis devenue artificielle.

Ce refoulement de mon authenticité m'a suivie jusqu'à ce soir, lorsque je me suis plongée toute nue dans la bassine du baigneur nocturne. Je voulais me liquéfier sous son toucher, faire à jamais partie intégrante de son environnement. Le membre spongieux qu'il m'a tendu a fait un bruit de succion lorsqu'il l'a glissé à l'intérieur de moi. Son corps enroulé comme un filet autour du mien, nous étions similaires à deux courants marins emprisonnés dans un bocal. Lorsque nous nous sommes enfin séparés, chacune de mes terminaisons nerveuses semblait animée de ses mouvements. Les fluides de son corps diffusaient

une traînée opaque qui s'étirait dans le bassin comme un long tentacule visqueux.

— Que c'est ça tabarnaque !? Y a une fille tout' nue qui nage avec la pieuvre!

J'aurais sans doute été plus prudente en considérant le risque qu'un autre concierge fasse irruption dans la pièce. Certes, je suis un peu déçue d'avoir perdu mon emploi à l'Aquarium, mais mon authenticité est beaucoup plus précieuse qu'un travail d'entretien. L'adolescente que j'étais autrefois me féliciterait sans doute d'avoir réalisé le rêve de la femme du pêcheur.

DEUXIÈME PRIX

LA TRISTE HISTOIRE D'UN SÉQUESTRÉ

JEAN-MICHEL CLAVEAU

Vingt heures sonnent, elle va arriver d'un instant à l'autre. Comment pourrais-je lui échapper cette nuit? Que je sois obéissant à tous ses désirs pervers ou récalcitrant à l'excès, le résultat est toujours le même. Après tout ce temps, j'ai appris que l'on ne peut se dérober à la poigne de fer de la comtesse. Telle une reine, elle règne dans son château en s'appropriant tout ce qui lui chante, n'épargnant aucun de ses sujets, petits et grands. En sa présence, la peur irradie tout; les murs, nos couvertures et même l'air en viennent à goûter l'effroi.

Le générique de son émission fétiche résonne. Aussitôt, on se regarde, crispés. L'heure fatidique approche et notre tortionnaire aussi. Chacun de ses pas résonne lourdement dans la maison, mais plus encore dans nos esprits. Certains cherchent vainement une échappatoire. Moi je sais que l'espoir de s'évader n'est qu'un leurre.

Tout cela est insupportable. Pourquoi fouler cette terre si notre existence n'est que souffrance et servitude? Quel est le but de notre sadique inventeur? Où se trouve l'amour dans cette histoire? Nous méritons de la compassion, de la tendresse et du romantisme comme dans ces vieux films où les gens avaient le temps de s'aimer. Aujourd'hui, tout n'est que fiction et tromperies. J'en ai plus qu'assez de cette vie! Je vous en conjure, faites que la comtesse m'ignore pour cette nuit, mon seuil de tolérance est franchi.

La porte de la chambre s'ouvre en grinçant, elle est là! Retenant mon souffle, je reste droit et immobile. Le silence est complet. Je ne vois pas ce qu'elle prépare, mais je peine à contenir mes tremblements. Une planche craque sous son poids lorsqu'elle

prend la direction de sa vieille armoire. Oh non! Non, non, non, non, je vous en supplie, pas là-dedans. Elle y range le côté le plus sombre de sa personne.

J'aimerais hurler de colère, mais cela ne ferait qu'attirer l'attention sur moi. Je suis contraint d'assister à la mise en scène de son théâtre du mensonge. La comtesse de l'hypocrisie, voilà le titre qu'elle mérite. Elle commence par placer une couverture de soie rouge sur le lit afin de bien dissimuler le sang des innocents. Ensuite, avec une minutie de moine-copiste, elle étale des pétales de rose qui sont naturellement faux, comme tout le reste. Notre reine se dévêt avant d'enfiler ses vêtements des grandes occasions. Une interminable paire de bottes pour la grandir de sa petitesse. Un corset pour cacher un ventre ambitieux et redonner confiance à une poitrine qui en manque cruellement. Elle termine avec son masque qui camoufle ses cernes, sans toutefois parvenir à voiler le mal dans ses yeux. Un briquet à la main, ma tortionnaire tend une légère flamme sur une chandelle qui tarde à coopérer. Un parfum trop condensé d'agrumes envahit la pièce. Je ne me laisse pas berner : derrière cet artifice fruité se cache une effroyable odeur de vilénie.

Elle est prête, le moment est venu de choisir. La porte de notre cage s'ouvre et tous sont entassés les uns sur les autres, tentant de se cacher. La comtesse hésite, prolongeant volontairement notre angoisse pour mieux s'en délecter. Avec une délicatesse qui lui est étrangère, elle passe le bout de ses doigts sur nos têtes, jugeant nos enveloppes charnelles. La vipère m'effleure avant de passer au suivant. J'espère m'en sortir pour cette fois. Au moment où je la crois loin de moi, elle revient sur ses pas et m'attrape par la gorge. En m'apportant avec elle dans son lit, je me débats, mais tout ce que je peux faire est de me secouer mollement en tournant la tête.

Pourquoi moi? Je suis sans nul doute le plus âgé de ses esclaves. Pourquoi, après toutes ces années, suis-je son éternel favori? Je fais pourtant pâle figure, comparé à toutes ces nouvelles générations qui me surclassent en tout point. Ils peuvent, sans contredit, exécuter la sale besogne bien mieux que je ne l'accomplirai jamais. C'est peut-être en raison de mon teint qui lui rappelle sa première fois.

Sans plus de cérémonie, la comtesse m'éclabousse d'un liquide froid et visqueux avant de m'envoyer visiter la noirceur de son être encore et encore et encore. Insatisfaite de mon rendement, elle m'électrise pour me forcer à vibrer au maximum de mes capacités jusqu'à ce qu'elle glousse enfin. Tandis que mon bourreau hume l'air avec un large sourire, je me retrouve libéré de ces abysses. Les souffrances corporelles cessent, mais mon âme est brisée à jamais. Tel est mon destin!

TROISIÈME PRIX

JE SUIS UN ÉCRIVAIN BIPOLAIRE

Pier-Olivier Bouchard

Remarquez que ce sont les bras, les muscles faciaux et les jambes, par opposition à mes bras, mes muscles faciaux et mes jambes, car plus rien ne m'appartient : je suis livré à la chose. Mais je ne suis ni écrivain; ni bipolaire. Pourtant, c'était l'autre nuit déjà, cette fois où elle m'a prise pour me sortir d'un sommeil profond. La chose m'a alors fait bondir hors-du-lit, hors-de-moi, comme porté-vers-un-autre-Monde. Elle m'a jeté en quelques minutes sur les rues de la ville, larguant derrière moi le voilier dans lequel j'avais fermé l'œil. Le cadre sobre que j'aurais dû trouver normalement s'était métamorphosé en un décor fait de couleurs vives et de licornes dansantes. Je le dis maintenant, la chose n'était pas du crack.

C'est à l'intersection de la rue Bangbang et du boulevard Amour que j'ai senti la chose prendre le plein contrôle de mon corps, celle-ci s'étant contentée jusque-là de guider mes pas et de tromper ma psyché. Là, elle s'en est d'abord pris à mon cœur, comme si elle s'affairait à le boxer et à le choquer contre des organes internes innocents. Ensuite, elle s'est dirigée vers mes jambes qu'elle a entrepris avec vigueur et célérité de rendre si puissantes qu'elles me semblaient celles d'un bobeur olympique polonais. Hors de tout doute, c'est toutefois l'emprise de la chose sur ma psyché qui m'a le plus leurré : elle me fit crier « Je suis le génie, je suis l'écrivain ! ». Or, ce cri restera ignoré des archives de ma ville chérie, car nul de mes compatriotes ne fut présent en une heure si tardive, ne serait-ce que pour percevoir son écho.

Et je perdis, disais-je, toute souveraineté sur ce corps, à cette intersection, que j'ai pourtant moult fois empruntée à la façon d'un citoyen calme, policé et aux comportements socialement adaptés. Les bras qui s'agitent, les muscles faciaux qui s'excitent

et les jambes qui folâtrent. Remarquez que ce sont les bras, les muscles faciaux et les jambes, par opposition à mes bras, mes muscles faciaux et mes jambes, car plus rien ne m'appartient : je suis livré à la chose. Elle me fit donc attaquer le boulevard Amour d'une démarche qu'il m'est encore impossible de qualifier en un seul mot. J'allais d'un pas rapide, mais guère suffisant pour l'élever au rang de la course, auquel s'intégraient quelques mouvements de danses imprécis et rythmés par la musique rock qui tournait dans ma tête. Je me sentais galvanisé par les ressorts de ce trop-plein d'énergie à mesure que s'effaçaient derrière moi les lignes horizontales tracées sur la chaine de trottoir. Je pris, après avoir avalé quelques centaines de mètres, un premier temps d'arrêt, celui-là pour m'agenouiller, ouvrir les bras et les poindre vers le ciel. Je constatai avec émotion que l'azur s'était gorgé d'étoiles ricaneuses venant annoncer la fin de la guerre sur Terre. Une pensée me vint pour mes amis n'ayant pas eu l'opportunité de se saisir de l'état euphorisant de cette vue aérienne splendide, ceux-ci étant livrés à une autre chose : la dictature de leur lit. Ce si doux spectacle ne me conduira point à verser une larme, car la chose, ma chose, me fit redresser militairement avant que je n'en arrive à ce point. Je repris donc le tempo imposé par celle-ci jusqu'à ce que ne vienne le deuxième temps d'arrêt; mon corps placé devant le seul restaurant d'Extaseville ouvert à 2 h du matin un 28 juillet 2019. Je le pénétrai avec véhémence pour me diriger en trois enjambées vers le comptoir derrière lequel m'attendait, bien entendu, Dionysos. Il aurait dû y avoir entre lui et moi un dialogue. Or, je ne permis pas au Dieu du vin et des festivités de placer un seul mot, lui qui me regardait avec ses yeux véreux d'hédoniste ivre. J'entrai plutôt dans une phase monologique; des mots pêle-mêle s'échappant de ma bouche n'étant ni liés les uns aux autres ni liés à quoi que ce soit de perceptible pour mon vis-à-vis. Dionysos me rendit un café, comme si j'en avais besoin. Rassurez-vous : l'effet psychotrope de la caféine ne se sera pas additionné à celui de la chose, la seconde ayant annihilé toute manifestation d'un signe de vie de la première. Je tournai enfin le dos au Dieu pour trouver un couvert de papier à l'effigie du Chez Manie-Annick café-crème que je puisai à l'intérieur même d'une poubelle, réaffirmant ma mise en marge du Monde des

gens normaux à l'humeur stable. Je sortis enfin le stylo Bic que j'avais lové dans la poche arrière de mon short. Et voilà que je me mis à écrire au verso de ce couvert souillé.

Je suis un écrivain bipolaire : mais je ne suis ni écrivain; ni bipolaire. Pourtant, il y a à cet instant précis un état d'ébullition dans ce cerveau, lequel je cherche à transformer tant bien que mal en une envolée lyrique. Rendre cohérent tout ce flux d'idées et d'images circulant à l'intérieur de ma boite crânienne est certes un défi et paradoxalement je ne sais si la chose agit à cette cause comme une bénédiction ou une malédiction. Un fait demeure, c'est qu'un nombre de personnes que l'on veut bien étiqueter « spécialistes » aura vite fait de la nommer : « phase maniaque ». Ils ajouteront, ces bien-pensants, des expressions bien-pensées, telles que : « psychose », « tachypsychie », « état mental perturbé », « logorrhée », etc. Pour moi, ce ne sont que des feux d'artifice qui grouillent dans mon ventre.

À défaut d'avoir poussé le crayon avec la verve et l'intelligence que la chose m'avait promise, je poserai finalement l'encre, après avoir conclu : et pourtant, je ne suis ni écrivain; ni bipolaire.